This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

The Right Hon.ble Montagu Earl of
Abingdon, Baron Norreys of Rycott

VOL IV 7111 A. 817

Odd
6

ÉLISABETH,

OU

LES EXILÉS DE SIBÉRIE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Chez les mêmes libraires.

AMELIE-MANSFIELD, seconde édition, revue et corrigée. — 3 vol. in-12. Prix : 6 fr.

CLAIRE D'ALBE, in-12. Prix: 2 fr. 50 c.

MALVINA, seconde édition, revue et corrigée. — 3 vol. in-12. Prix : 6 fr.

MATHILDE, mémoires tirés de l'histoire des croisades; — 6 vol. in-12. Prix : 9 fr.

10078

ÉLISABETH,

OU

LES EXILÉS DE SIBERIE;

SUIVI

DE LA PRISE DE JÉRICHO, POÈME.

PAR Mme. COTTIN.

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,
CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 34.

M. DCCC. VI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1971
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

Le trait qui fait le sujet de cette histoire est vrai : l'imagination n'invente point des actions si touchantes, ni des sentiments si généreux, le cœur seul peut les inspirer.

La jeune fille qui a conçu le noble dessein d'arracher son père à l'exil, qui l'a exécuté en dépit de tous les obstacles ; a réellement existé ; sans doute elle existe encore ; si on trouve quelque intérêt dans mon ouvrage, c'est à cette pensée que je le devrai.

J'ai entendu reprocher à quelques écrivains de peindre dans leurs livres une vertu trop parfaite ; je ne parle pas de moi, qui suis si loin de posséder le talent nécessaire pour atteindre à ce beau idéal ; mais je ne sais quelle plume assez éloquente pourrait ajouter quelques charmes à la beauté de la vertu. La vertu est si supérieure à tout ce qu'on en

plaines incultes dépouillées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégèle pas à un pied; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie, ni vu épanouir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent; des broussailles de mélèses rampants et de bouleaux nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées; enfin, des marais chargés de mousse se montrent comme le dernier effort d'une nature expirante, après quoi toute trace de végétation disparaît; néanmoins c'est là qu'au milieu des horreurs d'un

éternel hiver, la nature a encore des pompes magnifiques, c'est là que les aurores boréales sont fréquentes et majestueuses, et qu'embrassant l'horizon en forme d'arc très-clair, d'où partent des colonnes de lumière mobile, elles donnent à ces régions hyperborées des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du midi. Au sud de Tobolsk s'étend le cercle d'Ischim; des landes parsemées de tombeaux et entrecoupées de lacs amers le séparent des Kirguis, peuple nomade et idolâtre. A gauche il est borné par l'Irtish, qui va se perdre après de nombreux détours sur les frontières de la Chine, et à droite par

le Tobol. Les rives de ce fleuve sont nues et stériles; elles ne présentent à l'œil que des fragments de roches brisées, entassés les uns sur les autres, et surmontés de quelques sapins; à leur pied, dans un angle du Tobol, on trouve le village domanial de Sïmka; sa distance de Tobolsk est de plus de six cents verstes, placé jusqu'à la dernière limite du cercle, au milieu d'un pays désert; tout ce qui l'entoure est sombre comme son soleil, et triste comme son climat.

Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il a quelques jours d'été, et que

l'hiver n'y dure que huit mois, mais il y est d'une rigueur extrême. Le vent du nord qui souffle alors continuellement arrive chargé des glaces des déserts Arctiques, et en apporte un froid si pénétrant et si vif, que dès le mois de septembre le Tobolsk charrie des glaces. Une neige épaisse tombe sur la terre, et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles, et les champs de verdure; deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses fleurs. On croit

rait presque entendre le bruit de la végétation; les chatons des bouleaux exhalent une odeur de rose, le cytise velu s'empare de tous les endroits humides; des troupes de cigognes, de canards tigrés, d'oies du nord se jouent à la surface des lacs; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires pour y faire son nid qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs, et dans les bois l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre, et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux : ainsi, pour les êtres animés

qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours, mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.

La plupart de ces infortunés demeurent dans les villages qui bordent le fleuve depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Iscliim ; d'autres sont relegués dans des cabanes au milieu des champs. Le gouvernement fournit à la nourriture de quelques-uns ; ceux qu'il abandonne vivent de leurs chasses d'hiver, presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitié publique, et n'y sont désignés que par le nom de malheureux. A deux

ou trois verstes de Saïmka, au milieu d'une forêt marécageuse, et remplie de flaques d'eau, sur le bord d'un lac circulaire, profond et bordé de peupliers noirs et blancs, habitait une famille d'exilés. Elle était composée de trois personnes, d'un homme de quarante-cinq ans, de sa femme et de sa fille, belle, et dans toute la fleur de la jeunesse.

Renfermée dans ce désert, cette famille n'avait de communication avec personne ; le père allait tout seul à la chasse, jamais il ne venait à Saïmka, jamais on n'y avait vu ni sa femme ni sa fille ; hors une pauvre paysanne tartare qui les servait, nul être au

monde ne pouvait entrer dans leur cabane. On ne connaissait ni leur patrie, ni leur naissance, ni la cause de leur châtiment, le gouverneur de Tobolsk en avait seul le secret, et ne l'avait pas même confié au lieutenant de sa juridiction établi à Saïmka. En mettant ces exilés sous sa surveillance, il lui avait seulement recommandé de leur fournir un logement commode, un petit jardin, de la nourriture et des vêtements, mais d'empêcher qu'ils eussent aucune communication au dehors, et surtout d'intercepter sévèrement toutes les lettres qu'ils hasarderaient de faire passer à la cour de Russie.

Tant d'égards d'un côté, et de l'autre tant de rigueur et de mystère, faisait soupçonner que le simple nom de Pierre Springer qu'on donnait à l'exilé, cachait un nom plus illustre, une infortune éclatante, un grand crime peut-être, ou peut-être une grande injustice.

Mais tous les efforts pour pénétrer ce secret ayant été inutiles, bientôt la curiosité s'éteignit et l'intérêt avec elle. On cessa de s'occuper d'infortunés qu'on ne voyait point, et on finit même par les oublier tout à fait : seulement, lorsque quelques chasseurs se répandaient dans la forêt, et par-

venaient jusques sur les bords du lac, s'ils demandaient le nom des habitants de cette cabane, ce sont des malheureux, leur répondait-on. Alors ils n'en demandaient pas davantage, et s'éloignaient émus de pitié, en se disant au fond du cœur, Dieu veuille les rendre un jour à leur patrie. Pierre Springer avait bâti lui-même sa demeure ; elle était en bois de sapin et couverte de paille, des masses de rochers la garantissaient des rafales du vent du nord et des inondations du lac. Ces roches d'un granit tendre réfléchissaient en s'exfoliant les rayons du soleil ; dans les premiers jours du printemps on voyait sortir de leurs

fentes des familles de champignons, les uns d'un rose pâle, les autres couleur de soufre ou d'un bleu azuré, pareils à ceux du lac Baikal, et dans les cavités où les ouragans avaient jeté un peu de terre, des jets de pins et de sorbiers s'empressaient d'enfoncer leurs racines et d'élever leurs jeunes rameaux.

Du côté méridional du lac, la forêt n'était plus qu'un taillis clair-semé, qui laissait apercevoir des landes immenses, couvertes d'un grand nombre de tombeaux : plusieurs avaient été pillés, et les ossements des cadavres étaient épars tout autour, reste

d'une ancienne peuplade, qui serait demeurée éternellement dans l'oubli, si des bijoux d'or renfermés avec elle au sein de la terre, n'avaient révélé son existence à l'avarice.

A l'est de cette grande plaine, une petite chapelle de bois avait été élevée par des chrétiens; on remarquait que de ce côté les tombeaux avaient été respectés, et que devant cette croix qui rappelle toutes les vertus, l'homme n'avait point osé profaner la cendre des morts. C'est dans ces landes ou steppes, nom qu'elles portent en Sibérie, que durant le long et rude hiver de ce climat, Pierre Springer pas-

sait toutes ses matinées à la chasse : il tuait des élans qui se nourrissent des jeunes feuilles du tremble et des peupliers. Il attrapait quelquefois des martres zibelines, assez rares dans ce canton, et plus souvent des hermines qui y sont en grand nombre : du prix de leur fourrure, il faisait venir de Tobolsk, des meubles commodes et agréables pour sa femme et des livres pour sa fille. Les longues soirées étaient employées à l'instruction de la jeune Elisabeth; souvent assise entre ses parents, elle leur lisait tout haut des passages d'histoire; Springer arrêtait son attention sur tous les traits qui pouvaient élever son âme, et sa mère,

Phédora, sur tous ceux qui pouvaient l'attendrir. L'un lui montrait toute la beauté de la gloire et de l'héroïsme, l'autre tout le charme des sentiments pieux et de la bonté modeste: son père lui disait ce que la vertu a de grand et de sublime; sa mère, ce qu'elle a de consolant et d'aimable; le premier lui apprenait comment il la faut révérer, celle-ci comment il la faut chérir. De ce concours de soins, il résulta un caractère courageux, sensible, qui, réunissant l'extraordinaire énergie de Springer à l'angélique douceur de Phédora, fut tout à la fois noble et fier comme tout ce qui vient de l'honneur, et tendre et dévoué comme tout ce qui vient de l'amour.

Mais quand les neiges commençaient à fondre et qu'une légère teinte de verdure s'étendait sur la terre, alors la famille s'occupait en commun des soins du jardin. Springer labourait les plates bandes : Phédora préparait les semences et Elisabeth les confiait à la terre. Leur petit enclos était entouré d'une palissade d'aulnes, de cornouillers blancs, et de bourdaine, espèce d'arbrisseau fort estimé en Sibérie, parce que sa fleur est la seule qui exhale quelque parfum. Au midi, Springer avait pratiqué une espèce de serre, où il cultivait avec un soin particulier certaines fleurs inconnues à ce climat; et quand venait le moment de leur floraison il les pressait

contre ses lèvres, il les montrait à sa femme et en ornait le front de sa fille, en lui disant : « Elisabeth, pare-toi des fleurs de la patrie, elles te ressemblent; comme toi elles s'embellissent dans l'exil. Ah! puisses-tu n'y pas mourir comme elles! »

Hors ces instants d'une douce émotion, il était toujours silencieux et grave : on le voyait demeurer des heures entières enseveli dans une profonde rêverie, assis sur le même banc, les yeux tournés vers le même point, poussant de profonds soupirs que les caresses de sa femme ne calmaient pas et que la vue de sa fille

rendaient plus amers. Souvent il la prenait dans ses bras, la pressait étroitement sur son cœur, et puis tout à coup la rendant à sa mère, il s'écriait: « Emmène, emmène cet enfant, Phédora, sa détresse, la tienne me feront mourir : ah ! pourquoi as-tu voulu me suivre ? si tu m'avais laissé seul ici, si tu ne portais pas la moitié de mes maux, si je te savais tranquille et honorée dans ta patrie, il me semble que je vivrais dans ce désert sans me plaindre. A ces mots, la tendre Phédora fondait en larmes ; ses regards, ses paroles, ses actions, tout en elle décelait le profond amour qui l'attachait à son époux. Elle n'aurait pu vivre un seul

jour loin de lui, ni se trouver malheureuse quand ils étaient toujours ensemble dans leur ancienne fortune; peut-être que de grandes dignités, d'illustres et dangereux emplois le tenaient souvent éloigné d'elle : dans l'exil ils ne se quittaient plus. Ah! si elle n'avait pu ne pas s'affliger du chagrin de son époux, peut-être aurait-elle aimé leur exil.

Phédora, quoiqu'âgée de plus de trente ans, était belle encore; également dévouée à son époux, à sa fille et à son Dieu, ces trois amours avaient gravé sur son front des charmes que le temps n'efface point. On y lisait

qu'elle avait été créée pour aimer avec innocence et qu'elle remplissait sa destinée. Elle s'occupait à préparer elle-même les mets qui plaisaient le plus à son époux; attentive à ses moindres désirs, elle cherchait dans ses yeux ce qu'il allait vouloir, pour l'avoir fait avant qu'il l'eût demandé. L'ordre, la propreté, l'aisance même règnaient dans leur petite demeure; la plus grande pièce servait de chambre aux deux époux; un grand poêle l'échauffait; les murs enfumés étaient ornés de quelques broderies et de divers dessins de la main de Phédora et de sa fille; les fenêtres étaient en carreaux de verres, luxe assez rare

dans ce pays et qu'on devait au produit des chasses de Springer. Deux cabinets composaient le reste de la cabane, Elisabeth couchait dans l'un; l'autre était occupé par la jeune paysanne tartare et par tous les ustensiles de cuisine et les instruments du jardinage.

Ainsi la semaine se passait dans ces soins intérieurs, soit à tisser des étoffes avec des peaux de rennes ou à les teindre avec l'écorce des bouleaux ou à les doubler avec d'épaisses fourrures; mais quand le dimanche arrivait, Phédora soupirait tout bas de ne pouvoir assister à l'office divin, et passait

une partie de ce jour en prières. Prosternée devant Dieu et devant une image de saint Basile, pour lequel elle avait une profonde vénération, elle les invoquait en faveur des objets de sa tendresse ; et si chaque jour sa dévotion devenait plus vive, c'est qu'elle avait toujours éprouvé qu'à la suite de ces pieux exercices, son cœur, plus éloquent, savait mieux trouver les pensées et les expressions qui pouvaient consoler son époux.

Elevée dans ces bois sauvages depuis l'âge de quatre ans, la jeune Elisabeth ne connaissait point d'autre patrie ; elle trouvait dans celle-ci de

ces beautés que la nature offre encore même, dans les lieux qu'elle a le plus maltraités et de ces plaisirs simples que les cœurs innocents goûtent partout. Elle s'amusait à grimper sur les rochers qui bordaient le lac, pour y prendre des œufs d'éperviers et de vautours blancs qui y font leurs nids pendant l'été. Souvent elle attrapait des ramiers au filet et en remplissait une volière; d'autres fois elle pêchait des corrasins qui vont par bancs et dont les écailles pourpées, collées les uns contre les autres, paraissaient à travers les eaux du lac comme des couches de feu recouvertes d'un argent liquide. Jamais durant son heu-

reuse enfance, il ne lui vint dans la pensée qu'il pouvait y avoir un sort plus fortuné que le sien. Sa santé se fortifiait par le grand air, sa taille se développait par l'exercice, et sur son visage où reposait la paix de l'innocence, on voyait chaque jour naître un agrément de plus. Ainsi loin du monde et des hommes, croissait en beauté cette jeune vierge pour les yeux seuls de ses parents, pour l'unique charme de leur cœur, semblable à la fleur du désert qui ne s'épanouit qu'en présence du soleil et ne se pare pas de moins vives couleurs quoiqu'elle ne puisse être vue que par l'astre à qui elle doit la vie.

Il n'y a d'affections tendres et profondes que celles qui se concentrent sur peu d'objets; aussi Elisabeth, qui ne connaissait que ses parents et n'aimait qu'eux seuls dans le monde, les aima avec passion; ils étaient tout pour elle : les protecteurs de sa faiblesse, les compagnons de ses jeux et son unique société. Elle ne savait rien qu'ils ne lui eussent appris; ses amusements, ses talents, son instruction, elle leur devait tout, et voyant que tout lui venait d'eux et que par elle-même elle ne pouvait rien, elle se plaisait dans une dépendance qu'ils ne lui faisaient sentir que par des bienfaits. Cependant quand la jeu-

nesse succéda à l'enfance et que la raison commença à se développer, elle s'aperçut des larmes de sa mère et vit que son père était malheureux. Plusieurs fois elle les conjura de leur en dire la cause, et ne put en obtenir d'autre réponse, sinon qu'ils pleuraient leur patrie ; mais pour le nom de cette patrie et le rang qu'ils y occupaient, ils ne le lui confièrent jamais, ne voulant pas exciter de douloureux regrets dans son âme en lui apprenant de quelle hauteur ils avaient été précipités dans l'exil. Mais depuis le moment qu'Elisabeth eut découvert la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent plus les mêmes et

sa vie changea entièrement. Les plaisirs dont elle amusait son innocence, perdirent tout leur attrait ; sa basse-cour fut négligée ; elle oublia ses fleurs et cessa d'aimer ses oiseaux : quand elle venait sur le bord du lac ce n'était plus pour jeter l'hameçon ou naviguer dans sa petite nacelle, mais pour se livrer à de longues méditations et réfléchir à un projet qui était devenu l'unique occupation de son esprit et de son cœur. Quelquefois assise sur la pointe d'un rocher, les yeux fixés sur les eaux du lac, elle songeait aux larmes de ses parents et aux moyens de les tarir. Ils pleuraient une patrie, Elisabeth ne savait point

quelle était cette patrie; mais puisqu'ils étaient malheureux loin d'elle, ce qui lui importait était bien moins de la connaître que de la leur rendre. Alors elle levait les yeux au ciel pour lui demander du secours, et demeurait abîmée dans une si profonde rêverie, que souvent la neige, tombant par flocons et le vent soufflant avec violence, ne pouvaient l'en arracher. Cependant ses parents l'appelaient-ils, aussitôt elle entendait leur voix, descendait légèrement du sommet des rochers et venait recevoir les leçons de son père et aider sa mère aux soins du ménage. Mais auprès d'eux comme en leur absence, en l'occu-

pant d'une lecture comme en tenant l'aiguille, dans le sommeil et dans la veille, une seule et unique pensée la poursuivait toujours; elle la gardait religieusement au fond de son cœur, ne s'en ouvrant à personne, décidée à ne la révéler que quand elle serait au moment de partir.

Oui elle voulait partir, elle voulait s'arracher des bras de ses parents pour aller seule à pied jusqu'à Pétersbourg demander la grâce de son père : tel était le hardi dessein qu'elle avait conçu, telle était la téméraire entreprise dont ne s'effrayait point une jeune fille timide. En vain elle

entrevoyait de grands obstacles ; la force de sa volonté, le courage de son cœur et sa confiance en Dieu la rassuraient et lui répondaient qu'elle triompherait de tout. Cependant quand son projet prit un caractère moins vague et qu'elle cessa d'y réfléchir pour songer à l'exécuter, son ignorance l'effraya un peu ; elle ne savait seulement pas la route du village le plus voisin ; elle n'était jamais sortie de la forêt, comment trouverait-elle son chemin jusqu'à Pétersbourg ? comment se ferait-elle entendre en voyageant au milieu de tant de peuples dont la langue lui était inconnue ? Il lui faudrait toujours vivre

d'aumônes; pour s'y résoudre, elle appelait à son aide l'humilité qu'elle tenait de la religion de sa mère; mais elle avait si souvent entendu son père se plaindre de la dureté des hommes, qu'elle appréhendait beaucoup le malheur d'avoir à solliciter leur pitié. Elle connaissait trop la tendresse de ses parents pour se flatter qu'ils faciliteraient son départ; ce n'était pas à eux qu'elle pouvait avoir recours, mais à qui s'adresser dans ce désert où elle vivait séparée du reste du monde; et dans cette cabane dont l'entrée était interdite à tous les humains, comment attendre un appui? Cependant elle ne désespéra point

point ; l'entrée lui en était interdite comme à tout le monde, et il ne songeait point à trouver cet ordre rigoureux, car il ne savait pas encore ce que renfermait cette cabane.

Cependant depuis qu'Elisabeth avait senti la difficulté de sortir de son désert sans un secours humain, sa pensée se reportait plus souvent sur le jeune Smoloff. Un pareil protecteur l'aurait délivrée de toutes ses craintes, aurait levé tous les obstacles ; qui mieux que lui pouvait l'éclairer sur les détails de la route de Saïmka à Pétersbourg, lui indiquer la plus sûre voie de faire passer une requête à

l'empereur, et si sa fuite irritait le gouverneur de Tobolsk, qui mieux qu'un fils, se disait-elle, saura désarmer sa colère, émouvoir sa pitié et l'empêcher de punir mes parents en les rendant responsables de ma faute.

C'est ainsi qu'elle calculait tous les avantages qui lui reviendraient d'un semblable appui, et en voyant l'hiver s'approcher, elle résolut de ne pas laisser passer le temps des chasses sans s'informer si le jeune Smoloff était dans le canton et sans chercher les moyens de le voir et de lui parler.

Springer avait été si touché des terreurs de sa femme et de sa fille au

récit du danger qu'il avait couru, que depuis cette époque il leur avait promis de ne plus retourner à la chasse aux ours, et de ne s'écarter de la forêt que pour poursuivre l'écureuil et l'hermine. Malgré cette promesse, Phédora ne pouvait plus le voir s'éloigner sans effroi, et jusqu'à son retour elle demeurait inquiète et tremblante comme si cette absence eût été le présage d'un grand malheur.

Une neige très épaisse et durcie par un froid de plus de trente degrés couvrait la terre, on était en plein hiver, lorsque dans une belle matinée de décembre Springer prit son fusil

pour aller chasser dans le steppe. Avant de partir, il embrassa sa femme et sa fille, et leur promit de revenir avant la fin du jour; mais l'heure passa, la nuit s'approchait et Springer ne revenait point. Depuis l'évènement qui avait menacé sa vie, c'était la première fois qu'il manquait d'exactitude, et les frayeurs de Phédora furent sans bornes : tout en cherchant à les calmer, Elisabeth les partageait; elle voulait aller au secours de son père et ne pouvait se résoudre à quitter sa mère en pleurs. Jusqu'à cet instant, Phédora, délicate et faible, n'avait jamais été au-delà des rives du lac; mais la violence de l'inquiétude

lui persuada qu'elle aurait des forces pour suivre sa fille et aller chercher son époux. Toutes deux sortirent ensemble et marchèrent vers la lande à travers le taillis : l'air était très froid; les sapins paraissaient des arbres de glace ; un givre épais s'était attaché à chaque rameau et en blanchissait la superficie ; une brume sombre couvrait l'horizon ; l'approche de la nuit donnait encore à tous ces objets une teinte plus lugubre, et la neige unie comme un miroir, faisait chanceler à chaque pas la faible Phédora. Elisabeth, élevée dans ces climats et accoutumée à braver les froids les plus rigoureux, soutenait sa mère

et lui prêtait sa force. Ainsi on voit un arbre transplanté hors de sa patrie, languir dans une terre étrangère, tandis que le jeune rejeton qui naît de ses racines, habitué à ce nouveau sol, élève des jets vigoureux, et en peu d'années soutient les branches du tronc qui l'a nourri et protège de son ombre l'arbre qui lui donne la vie. En approchant de la plaine, Phédora ne pouvait plus marcher; Elisabeth lui dit: « Ma mère, le jour va finir, repose-toi ici et laisse moi aller seule jusqu'à la lisière de la forêt; si nous attendions plus long-temps, la nuit m'empêcherait de distinguer mon père dans la lande. » Phédora s'ap-

puya contre un sapin et laissa partir sa fille ; en peu d'instants celle-ci eut atteint la plaine ; les tombeaux dont elle est couverte y forment d'assez hauts monticules ; debout sur l'un d'eux, Elisabeth, le cœur navré, les yeux pleins de larmes, regardait si elle n'apercevrait pas son père ; elle ne voyait rien, tout était solitaire, silencieux, et l'obscurité commençait à unir le ciel et la terre ; cependant un coup de fusil parti à peu de distance, lui rend toutes ses espérances. Ce bruit, qu'elle n'entendit jamais que de la main de son père, lui paraît un signe assuré que son père est là : elle se précipite de ce côté ; derrière

une masse de rochers, elle voit un homme courbé à demi et qui paraissait chercher quelque chose par terre, elle lui crie : « Mon père, mon père, est-ce toi ? » Cet homme se retourne, ce n'était point Springer, son visage était jeune, beau, et à l'aspect d'Elisabeth, il exprima une grande surprise. « Vous n'êtes point mon père, reprit-elle avec douleur, mais ne l'avez-vous point vu dans le steppe, ne pouvez-vous me dire de quel côté je pourrais le trouver? — Je ne connais point votre père, répondit-il, mais je sais qu'à cette heure-ci vous ne devez point rester seule dans cette lande, vous y courez plusieurs dangers et

vous devez craindre. . . . — Ah! interrompit-elle, je ne crains rien dans le monde que de ne pas trouver mon père.» En parlant ainsi, elle élevait vers le ciel ses yeux dont la fierté et la tendresse, le courage et la douceur peignaient si bien son âme et semblaient présager sa destinée. Le jeune homme en fut ému, il croyait rêver, il n'avait jamais rien vu, jamais rien imaginé de pareil à Elisabeth. Il lui demanda le nom de son père. «Pierre Springer, lui dit-elle. — Quoi! s'écria-t-il, vous êtes la fille de l'exilé de la cabane du lac? tranquillisez-vous, je connais votre père, il n'y a pas une heure que je l'ai quitté, il a fait un

détour pour se rendre dans sa demeure, mais il doit y être arrivé maintenant. » Elisabeth n'en écoute pas davantage, elle court vers le lieu où elle a laissé sa mère, elle l'appelle avec des cris de joie afin que sa voix la rassure avant même qu'elle ait pu lui parler; elle ne la trouve plus : éperdue, elle fait retentir la forêt du nom de ses parents; du côté du lac des voix lui répondent; elle double le pas, elle arrive, et sur le seuil de la cabane elle voit son père et sa mère; ils lui tendent les bras, elle s'y jette : en s'embrassant, ils s'expliquent; chacun d'eux était revenu dans la chaumière par un chemin différent; mais,

les voilà réunis, les voilà tranquilles. Alors seulement Elisabeth s'aperçoit que le jeune homme l'a suivie ; Springer le regarde, le reconnaît et lui dit avec un profond regret : « Il est bien tard, M. de Smoloff, et cependant vous savez qu'il ne m'est pas permis de vous offrir un asile, même pour une seule nuit. — M. de Smoloff! s'écrient Elisabeth et sa mère, notre libérateur! c'est lui qui est ici ? » Et toutes deux tombent ensemble à ses pieds ; Phédora les baigne de pleurs ; Elisabeth lui dit : « M. de Smoloff, depuis trois ans que vous avez sauvé la vie de mon père, nous n'avons pas passé un seul jour sans demander à Dieu de vous

bénir.— Ah! il vous a entendue puisqu'il m'a envoyé ici, répond le jeune homme avec une profonde émotion, car le peu que j'ai fait ne méritait assurément pas un pareil prix.»

Cependant il était fort tard, une profonde obscurité enveloppait toute la forêt; le retour à Saïmka au milieu de la nuit n'était pas sans danger, et Springer ne pouvait se résoudre à refuser l'hospitalité à son libérateur; mais il avait promis sur la foi de l'honneur au gouverneur de Tobolsk, de ne recevoir personne dans sa demeure, et il lui était affreux de manquer à un pareil serment. Il proposa au jeune homme de l'accompagner

jusqu'à Saïmka. « J'allumerai un flambeau, lui disait-il, je connais les détours de la forêt, les marais, les stagnes d'eau qu'il faut éviter, je marcherai le premier. » Phédora effrayée, se jeta au-devant de lui pour l'arrêter; Smoloff prit la parole : « Permettez-moi, monsieur, lui dit-il, de rester dans votre cabane jusqu'au jour; je sais quels sont les ordres de mon père et les motifs qui l'obligent à vous montrer tant de rigueur, mais je suis sûr qu'il me permettrait en cette occasion de vous délier de votre serment, et je vous réponds de revenir bientôt vous remercier de sa part de l'asile que vous m'aurez accordé. »

Springer prit alors la main du jeune homme, il entra avec lui dans la cabane, et tous deux s'assirent près du poële tandis que Phédora et sa fille préparaient le souper.

Elisabeth était vêtue, selon l'usage des paysannes tartares, avec un court jupon rouge relevé sur le côté, la jambe couverte d'un pantalon de peau de renne, et les cheveux tombant en tresses jusques sur ses talons; un corset étroit et boutonné sur le côté, laissait voir toute l'élégance de sa taille, et ses manches retroussées jusqu'au coude, ne dérobaient point la beauté de ses bras; la simplicité de son cos-

tume semblait rehausser encore la dignité de son maintien, et tous ses mouvements étaient accompagnés d'une grâce, que Smoloff admirait avec une singulière émotion, et dont il ne pouvait détacher ni ses regards ni son cœur. Elisabeth ne le regardait pas avec moins de plaisir, mais dans ce plaisir tout était pur, il ne venait que de la reconnaissance qu'elle lui devait et des espérances qu'elle fondait sur lui. Dieu lui-même qui sonde jusqu'aux derniers replis du cœur, n'aurait pas trouvé dans celui d'Elisabeth un seul sentiment qui ne se rapportât à ses parents et qui ne fût entièrement pour eux. Pendant le souper, le jeune

Smoloff dit aux exilés qu'il n'était que depuis trois jours à Saïmka, qu'il avait appris que des loups affamés ravageaient tout le canton, et qu'avant peu on ferait une chasse générale pour les détruire. A cette nouvelle, Phédora se pressa contre son époux en pâlissant. « Vous n'irez point, j'espère, lui dit-elle, à cette chasse dangereuse, vous n'exposerez pas votre vie, votre vie le plus précieux de mes biens. — Hélas! Phédora, que dites-vous, reprit Springer avec un sentiment d'amertume, qu'est-ce que ma vie, sans moi seriez-vous ici? savez-vous ce qui vous rendrait votre liberté à vous et à notre enfant, le savez-

vous? ..... Sa femme l'interrompit par un cri douloureux, Elisabeth quitta sa place, vint auprès de son père, lui prit la main et lui dit : « Mon père, tu le sais, élevée dans ces forêts, je ne connais point d'autre patrie; ici à tes côtés, ma mère et moi nous vivons heureuses, mais j'atteste son cœur comme le mien, que dans aucun lieu de la terre nous ne pourrions vivre sans toi, fût-ce dans ta patrie. — Entendez-vous, M. de Smoloff, repliqua Springer, vous croyez que de telles paroles devraient me consoler et elles enfoncent au contraire le poignard plus avant dans mon sein : des vertus qui devraient faire ma joie, font mon

désespoir quand je pense qu'à cause de moi, elles demeureront ensevelies dans ce désert, qu'à cause de moi, mon Elisabeth ne sera point connue, ne sera point aimée. » La jeune fille l'interrompit vivement par ces mots : « O mon père ! me voici entre ma mère et toi, et tu dis que je ne serai point aimée ? » Springer, sans pouvoir modérer sa douleur, continua ainsi : « Jamais tu ne jouiras de ce plaisir que je te dois, jamais la voix d'un enfant adoré ne te fera entendre de si douces paroles ; tu vivras seule ici sans époux, sans famille, comme un faible oiseau égaré dans le désert ; innocente victime, tu ne connais point

les biens que tu perds, mais moi qui ne peux plus te les donner, j'ai tout perdu.» Pendant cette scène, le jeune Smoloff avait essuyé ses larmes plus d'une fois; il voulut parler, sa voix était altérée; cependant il dit: « Monsieur, dans la triste place qu'occupe mon père, vous devez croire que je ne suis pas étranger au malheur, souvent j'ai parcouru les divers cercles de son vaste gouvernement, que de larmes j'ai recueillies! que de douleurs solitaires j'ai entendu gémir! J'ai vu, j'ai vu dans les déserts de l'affreux Beresot, des infortunés qui vivaient sans amis, sans famille, jamais ils ne recevaient une tendre caresse, jamais

une douce parole ne réjouissait leur cœur ; isolés dans le monde, séparés de tout, ils n'étaient pas seulement exilés, ils étaient malheureux. — Et quand le ciel t'a laissé ta fille, interrompit Phédora d'un ton de reproche et d'amour, tu dis que tu as tout perdu, si le ciel te l'ôtait, que dirais-tu donc ? » Springer tressaillit, il prit la main de sa fille et la serrant sur son cœur avec celle de sa femme, il répondit en les regardant toutes deux : « Ah ! je le sens, je n'ai pas tout perdu. »

Quand le jour parut, le jeune Smoloff prit congé des exilés ; Elisabeth

le voyait partir avec regret, car elle était impatiente de lui révéler son projet, de lui demander sa protection; elle n'avait pas trouvé un moment pour lui parler en particulier, ses parents ne l'avaient pas quittée, et elle ne voulait pas s'expliquer devant eux; elle espéra qu'en le voyant souvent, elle trouverait l'occasion de l'entretenir. Aussi, lui dit-elle très-vivement, « ne reviendrez-vous pas, monsieur? » Ah! promettez-moi que ce jour-ci » n'est pas le dernier où j'aurai vu le » sauveur de mon père. » Springer fut surpris de ces paroles, surtout de l'air dont elles étaient prononcées, une secrète inquiétude le saisit. Il rap-

pela les ordres du gouverneur, et assura qu'il n'y désobéirait pas deux fois. Smoloff répondit qu'il était certain d'obtenir de son père une exception pour lui, et que dès ce jour même il allait retourner à Tobolsk pour la solliciter. « Mais monsieur, continua-t-il, en réclamant ses bontés pour moi, ne lui dirai-je rien pour vous, ne serai je pas assez heureux pour vous servir, n'avez-vous rien à lui demander? » — Rien, monsieur, répliqua Springer, d'un air grave. — Le jeune homme baissa tristement les yeux vers la terre, et puis s'adressant à Phédora, il lui fit la même question. — « Monsieur, répondit-elle,

je voudrais qu'il me donnât la permission d'aller tous les dimanches entendre la messe à Saïmka avec ma fille. Smoloff s'engagea à la lui faire obtenir, et s'éloigna, emportant toutes les bénédictions de la famille et les vœux secrets d'Elisabeth pour son prompt retour. En s'en retournant, il n'était occupé que d'elle ; il n'avait plus d'autre pensée. Cette jeune fille qui lui était apparue la veille dans ce désert, sous une forme si belle, avait commencé par frapper son imagination ; bientôt en la voyant auprès de ses parents son cœur avait été profondément touché, il se retraçait ses moindres paroles, son air, ses re-

gards, surtout le dernier mot qu'elle lui avait dit. Sans ce mot, peut-être, une sorte de respect religieux l'eût-il empêché de l'aimer; mais cette vivacité avec laquelle Elizabeth avait exprimé le désir de le revoir, cette prière dont l'accent décelait un sentiment si tendre, lui firent croire qu'elle avait été émue comme lui. Sa jeune imagination s'exaltant par cette pensée, il se persuada que la rencontre de la veille n'était pas un coup du hazard, qu'une mutuelle sympathie avait agi sur Elizabeth comme sur lui, et il était impatient de lire dans ce cœur innocent la confirmation de tout ce qu'il osait espé-

TAYLOR INST. OXFORD

pérer. Ah! qu'il était loin de deviner ce qu'il devait y lire un jour.

Cependant, depuis la visite de Smoloff, la tristesse de Springer avait pris un caractère plus sombre. Le souvenir de ce jeune homme si aimable, si généreux, si intrépide, lui rappelait sans cesse l'époux qu'il aurait désiré à sa fille; mais sa triste position lui interdisant toute pensée de ce genre, loin de désirer le retour de Smoloff, il le craignait; car Elizabeth pouvait être sensible, et c'eût été le dernier terme du malheur pour son cœur paternel, que de voir sa fille atteinte par la secrète douleur d'un amour sans espoir.

Un soir, plongé dans ces rêveries, la tête entre ses deux mains, le coude appuyé sur le poêle, il poussait de profonds soupirs. Phédora, à cet aspect, avait laissé tomber son aiguille; et les yeux fixés sur son époux, le cœur plein d'anxiété, elle demandait au ciel de lui inspirer ces paroles qui consolent et qui ont le pouvoir de faire oublier le malheur. Un peu plus loin dans l'ombre, Elisabeth les regardait tous deux, et songeait avec joie qu'un jour viendrait peut-être, où ils ne pleureraient plus. Elle ne doutait point que Smoloff ne consentît à favoriser son entreprise; un secret instinct lui répondait d'avance qu'il

en serait touché, et qu'il la protégerait; mais elle craignait le refus de ses parents, surtout celui de sa mère. Cependant, comment partir sans leur aveu, sans savoir le nom de leur patrie, et pour quelle faute elle allait demander grâce. Elle sentit qu'il fallait leur ouvrir son cœur, et que le moment était venu. Elle mit un genou en terre pour demander à Dieu de disposer ses parents à l'entendre; ensuite elle s'approcha doucement de son père, et demeura debout derrière lui, appuyée contre le dossier de la chaise où il était assis. Elle garda le silence un moment, dans l'espoir qu'il lui parlerait peut-être

le premier; mais voyant qu'il ne quittait point son attitude pensive, elle commença ainsi : « Mon père, permets-moi de t'adresser une question. Il releva la tête, et lui fit signe qu'elle le pouvait. « L'autre jour, quand le jeune Smoloff te demanda si tu ne désirais rien, rien, lui répondis-tu : est-il vrai, ne désires-tu rien? — Rien qu'il puisse me donner? — Et qui pourrait te donner ce que tu désires? — L'équité, la justice? — Mon père, où peut-on les trouver? — Dans le ciel, sans doute; mais sur la terre, jamais, jamais. » Ayant parlé ainsi, les noirs soucis qui ombrageaient son front prirent une teinte plus sombre,

et il laissa retomber sa tête dans ses mains. Après une courte pause, Elisabeth reprit la parole, et d'une voix plus animée elle dit : « Mon père, ma mère, écoutez-moi, c'est aujourd'hui que j'accomplis ma dix-septième année ; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de vous cette vie qui me sera si chère, si je puis vous la consacrer, ce cœur avec lequel je vous aime et vous révère, comme les images vivantes du dieu du ciel. Depuis ma naissance, chacun de mes jours a été marqué par vos bienfaits, je n'ai pu y répondre encore que par ma reconnaissance et ma tendresse; mais qu'est-ce que ma reconnaissance, si elle ne

se montre point; qu'est-ce que ma tendresse, si je ne puis vous la prouver?.... O mes parents, pardonnez à l'audace de votre fille, mais une fois en sa vie elle voudrait faire pour vous ce que vous n'avez cessé de faire pour elle depuis sa naissance. Ah! daignez enfin verser dans son sein le secret de tous vos malheurs. » — Ma fille, que me demandes-tu, interrompit très-vivement son père? — « Que vous m'instruisiez de tout ce que j'ai besoin de savoir pour vous montrer tout mon amour, et Dieu sait quel motif m'anime, lorsque j'ose vous adresser un pareil vœu. » En disant ces mots elle tomba aux genoux

de son père, et éleva vers lui des regards suppliants. Un sentiment si grand, si noble, brillait dans ses yeux, à travers les larmes dont ils étaient pleins; et l'héroïsme de son âme jetait quelque chose de si divin sur l'humilité de son attitude, que Springer entrevit à l'instant une partie de ce que sa fille pouvait vouloir. Sa poitrine s'oppressa, il ne pouvait ni parler, ni pleurer; il demeurait silencieux, immobile, accablé comme devant la présence d'un ange: l'excès de l'infortune n'avait point eu la puissance de remuer son cœur, comme venaient de le faire les paroles d'Elisabeth, et cette âme si ferme, que

les rois n'intimidaient point, et que l'adversité ne pouvait abattre, attendrie à la voix de son enfant, cherchait en vain sa force et ne la trouvait plus.

Pendant que Springer gardait le silence, Elisabeth demeurait toujours prosternée devant lui; sa mère s'approcha pour la relever : placée derrière sa fille, elle n'avait pu voir lorsque celle-ci était tombée à genoux, ni le geste, ni le regard qui venaient de révéler son sublime secret à son père, et elle était restée bien loin du malheur qui menaçait sa tendresse. « Pourquoi, dit-elle à son époux, pour-

quoi refuserais-tu de lui confier nos secrets? est-ce que sa jeunesse t'effraie? crains-tu que l'âme d'Elisabeth ne s'afflige jusqu'à la faiblesse de la grandeur de nos revers? — Non, reprit le père, en regardant fixément sa fille, non, ce n'est pas sa faiblesse que je crains.» A ce mot, Elisabeth ne douta pas que son père ne l'eût comprise; elle lui serra la main, mais en silence, afin de n'être entendue que de lui, car elle connaissait le cœur de sa mère, et était bien aise de retarder l'instant qui devait le déchirer. «Mon Dieu, s'écria Springer, pardonnez mes murmures; je connaissais tous les biens que vous m'aviez

ravis, et non ceux que vous me destiniez; Elisabeth, tu as effacé en ce jour douze années d'adversité.—Mon père, répondit-elle, puisqu'on entend de semblables paroles sur la terre, ne dis plus qu'il ne s'y trouve pas de bonheur; mais parle, réponds-moi, je t'en conjure, quel est ton nom, ta patrie, tes malheurs? — Mes malheurs, je n'en ai plus; ma patrie, où je vis près de toi; mon nom, l'heureux père d'Elisabeth. — O mon enfant! interrompit Phédora, je pouvais donc t'aimer davantage; tu viens de consoler ton père. A ces mots, la fermeté de Springer fut tout à fait vaincue; il serra dans ses bras sa

femme et sa fille, et les baignant de ses larmes, il répétait d'une voix entrecoupée : Mon Dieu, pardonnez, j'étais un ingrat, pardonnez, ne punissez pas. Quand cette violente émotion fut un peu calmée, Springer dit à sa fille : « Mon enfant, je vous promets de vous instruire de tout ce que vous désirez savoir ; mais attendez quelques jours encore, je ne pourrais vous parler de mes malheurs aujourd'hui, vous venez de me les faire oublier. »

L'obéissante Elisabeth n'osa point le presser davantage, et attendit avec respect l'instant où il voudrait s'ex-

pliquer; mais elle l'attendit vainement, Springer semblait le craindre et le fuir; il avait deviné son projet, et aucun terme ne pourrait exprimer l'admiration et la reconnaissance de ce tendre père, il ne se sentait pas le droit de refuser à sa fille le consentement qu'elle allait lui demander; mais il ne se sentait pas non plus le courage de le donner. Sans doute ce moyen était le seul qui lui laissât quelques espérances de sortir de l'exil, et de replacer Elisabeth au rang qui lui était dû; mais quand il considérait les fatigues inouies et les terribles dangers de ce voyage, il n'en pouvait supporter la pensée. Pour réta-

blir sa famille et retrouver son pays, il eût donné sa vie; mais il ne pouvait pas risquer celle de sa fille.

Le silence de Springer dictait à Elisabeth la conduite qu'elle devait tenir; elle était sûre que son père l'avait devinée, qu'il était touché de ce qu'elle voulait faire : mais s'il eût approuvé son projet, aurait-il évité avec tant de soin de lui en parler? En effet, ce projet était si extraordinaire, que ses parents ne pouvaient le voir que comme une pieuse et tendre folie. Pour parvenir à le leur faire adopter, il était nécessaire qu'elle le présentât sous le jour le

plus favorable, dégagé de ses plus grands obstacles, protégé de l'aide et des conseils de Smoloff. Jusques là il serait rejeté, elle n'en doutait point; elle se décida donc à se taire encore, et à n'achever d'ouvrir son cœur à ses parents, que quand elle aurait eu un entretien avec Smoloff sur ce sujet.

Comme elle prévoyait aussi qu'une des plus fortes raisons que ses parents opposeraient à son départ, serait l'impossibilité de lui laisser faire à son âge, huit cents lieues à pied, dans le climat le plus rigoureux du monde; pour répondre d'avance à cette diffi-

culté, elle essayait chaque jour ses forces dans les landes d'Ischimi; aucun temps ne la retenait, soit que le vent chassât la neige avec violence, soit qu'un brouillard épais lui cachât la vue de tous les objets, elle partait toujours, quelque fois malgré ses parents, et s'exerçait ainsi peu à peu, à braver leurs ordres et les tempêtes.

Les hivers de Sibérie sont sujets aux orages : souvent, au moment où le ciel paraît le plus serein, des ouragans terribles viennent l'obscurcir tout à coup. Partis des deux points opposés de l'horizon, l'un arrive

chargé de toutes les glaces de la mer du Nord, et l'autre des tourbillons orageux de la mer Caspienne : s'ils se rencontrent, s'ils se choquent, les sapins opposent en vain à leur furie leurs troncs robustes et leurs longues pyramides ; en vain les bouleaux plient jusqu'à terre, leurs flexibles rameaux et leur mobile feuillage, tout est rompu, tout est renversé ; les neiges roulent du haut des montagnes, entraînées par leur chute ; d'énormes masses de glace éclatent et se brisent contre la pointe des rochers qui se brisent à leur tour, et les vents s'emparant des débris des monts qui s'écroulent, des cabanes

qui s'abîment, des animaux qui succombent, les enlèvent dans les airs, les poussent, les dispersent, les rejettent vers la terre, et couvrent des espaces immenses des ruines de toute la nature.

Dans une matinée du mois de Janvier, Elisabeth fut surprise par une de ces horribles tempêtes; elle était alors dans la grande plaine des Tombeaux, près de la petite chapelle de bois. A peine vit-elle le ciel s'obscurcir, qu'elle se réfugia dans cet asile sacré : bientôt les vents déchaînés vinrent heurter contre ce frêle édifice, et l'ébranlant jusqu'en ses

fondements, menaçaient à toute heure de le renverser. Cependant Elisabeth, courbée devant l'autel, n'éprouvait aucun effroi, et l'orage qu'elle entendait gronder autour d'elle atteignait tout, hors son cœur. Sa vie pouvant être utile à ses parents, elle était sûre qu'à cause d'eux, Dieu veillerait sur sa vie et qu'il ne la laisserait pas mourir avant qu'elle les eût délivrés. Ce sentiment qu'on nommera superstitieux peut-être, mais qui n'était autre chose que cette voix du ciel que la piété seule sait entendre, ce sentiment, dis-je, inspirait à Elisabeth un courage si tranquille, qu'au milieu du bouleversement des éléments et sous

l'atteinte même de la foudre, elle ne put s'empêcher de céder à la fatigue qui l'accablait, et se couchant au pied de l'autel où elle venait de prier, elle s'endormit paisiblement comme l'innocence dans les bras d'un père, comme la vertu sur la foi d'un Dieu.

En ce même jour, Smoloff était revenu de Tobolsk; son premier soin en arrivant à Saïmka, avait été de se rendre à la cabane des exilés. Il apportait à Phédora la permission qu'elle avait sollicitée. Elle et sa fille allaient être libres de se rendre tous les dimanches à l'office de Saïmka; mais loin que cette grâce s'étendît jusqu'à Sprin-

ger, les ordres de la cour à son égard étaient plus sévères que jamais, et en permettant à Smoloff de la revoir une fois encore, le gouverneur de Tobolsk avait plus consulté son cœur que son devoir. Au reste, cette visite devait être la dernière, le jeune homme l'avait juré à son père; il était cruellement affligé de tant de rigueur, mais en s'avançant vers la demeure d'Elisabeth, insensiblement sa tristesse se changeait en joie et il sentait moins le chagrin qu'il aurait à la quitter, que le charme qu'il allait goûter à la revoir. Dans la première jeunesse, dans la première passion, la jouissance du bonheur présent a quelque chose de

si vif, de si complet, qu'elle fait oublier toute pensée d'avenir, on est alors trop occupé d'être heureux pour songer si on le sera toujours, et la félicité remplit si bien tout le cœur, que la crainte de la perdre n'y peut trouver place. Mais en entrant dans la cabane, Smoloff chercha vainement Elisabeth, elle n'y était point; il prévit qu'il serait peut-être obligé de repartir avant qu'elle fût de retour, et le sincère jeune homme ne sut point dissimuler sa peine. En vain Phédora bénissant la main qui lui rouvrait la maison de Dieu et celle qui avait sauvé son époux, lui adressait les plus tendres expressions de sa reconnaissance.

En vain Springer le nommait l'appui, la providence des infortunés, il demeurait faiblement touché de ce qu'il entendait, il répondait à peine et le nom d'Elisabeth s'échappait à tout moment de sa bouche. Son trouble révéla aux exilés une partie de son secret ; peut-être en devint-il plus cher à Phédora. Cet amour dont sa fille était l'objet, flattait vivement son orgueil, et ce n'est pas un faible orgueil que celui d'une mère. Springer, moins accessible à cette tendre faiblesse et craignant seulement que sa fille ne s'aperçût d'un sentiment qui pouvait troubler son repos, pressait Smoloff d'obéir à son père, en terminant au

plutôt une visite que sous mille prétextes ce jeune homme s'efforçait de prolonger. Sur ces entrefaites l'orage se déclara, et les exilés tremblèrent pour leur fille. « Elisabeth, que va devenir mon Elisabeth! s'écriait la mère désolée. » Springer prit son bâton en silence et ouvrit la porte pour aller chercher sa fille; Smoloff se précipita sur ses pas; le vent soufflait avec violence, les arbres se rompaient de tous côtés, il y allait de la vie à traverser la forêt; Springer voulut le représenter à Smoloff et l'empêcher de le suivre; il ne put y réussir : le jeune homme voyait bien le péril, mais il le voyait avec joie, il était heu-

reux de le braver pour Elisabeth, car c'est une si grande fortune que de trouver une occasion de montrer sa tendresse et de prouver combien on aime quand on n'a pas encore osé le dire. Les voilà tous deux dans la forêt: « De quel côté irons-nous, demande Smoloff?— Vers la grande lande, reprend Springer, c'est là où elle va tous les jours, j'espère qu'elle se sera réfugiée dans la chapelle. » Ils n'en disent pas davantage, ils ne se parlent point, leur inquiétude est pareille, ils n'ont rien à s'apprendre; ils marchent avec la même intrépidité, s'inclinant, se baissant pour se garantir du choc des branches fracassées, de la neige

que le vent chassait dans leurs yeux, et des éclats de rochers que la tempête faisait tourbillonner sur leurs têtes.

En atteignant la lande, ils cessèrent d'être menacés par le déchirement des arbres de la forêt, mais sur cette plaine rase, ils étaient poussés, renversés par les raffales de vent qui soufflaient avec furie; enfin après bien des efforts, ils gagnèrent la petite chapelle de bois où ils espéraient qu'Elisabeth se serait réfugiée, mais en apercevant de loin ce pauvre et faible abri dont les planches disjointes craquaient horriblement et semblaient prêtes à s'enfoncer, ils commencèrent

à frémir de l'idée qu'elle était là : animé d'une ardeur extraordinaire, Smoloff devance le père de quelques pas, il entre le premier, il voit..... est-un songe? il voit Elisabeth, non pas effrayée, pâle et tremblante, mais doucement endormie au pied de l'autel; frappé d'une inexprimable surprise, il s'arrête, la montre à Springer en silence, et tous deux, par un même sentiment de respect, tombent à genoux auprès de l'ange qui dort sous la protection du ciel. Le père se penche sur le visage de son enfant, le jeune homme baisse les yeux avec modestie et se recule, comme n'osant regarder de trop près une si divine

innocence. Elisabeth s'éveille, reconnaît son père, se jette dans ses bras et s'écrie : « Ah ! je le savais bien que tu veillais sur moi. » Springer la serre dans ses bras avec une sorte d'étreinte convulsive. « Malheureuse enfant, lui dit-il, dans quelles angoisses tu nous a jetés, ta pauvre mère et moi. — Mon père, pardonne-moi ses larmes, répond Elisabeth, et allons les essuyer. » Elle se lève et voit Smoloff. « Ah ! dit-elle avec une douce surprise, tous mes protecteurs veillaient donc sur moi : Dieu, mon père et vous. » Le jeune homme ému, retient son cœur prêt à s'échapper. « Imprudente, reprend Springer, tu parles

d'aller retrouver ta mère, sais-tu seulement si le retour est possible et si ta faiblesse résistera à la violence de la tempête, quand M. de Smoloff et moi n'y avons échappé que par miracle. — Essayons, répond-elle, j'ai plus de forces que tu ne crois, je suis bien aise que tu t'en assures et que tu voies toi-même ce que je puis faire pour consoler ma mère. » En parlant ainsi, ses yeux brillent d'un si grand courage, que Springer voit bien qu'elle n'a point abandonné son projet; elle s'appuie sur le bras de son père, elle s'appuie aussi sur celui de Smoloff; tous deux la soutiennent, tous deux garantissent sa tête en la couvrant de leurs vastes

manteaux. Ah! c'est bien alors que Smoloff ne peut s'empêcher d'aimer ce tonnerre, ces vents épouvantables qui font chanceler Elisabeth et l'obligent à se presser contre lui. Il ne craint point pour sa propre vie qu'il exposerait mille fois pour prolonger de pareils moments, il ne craint point pour celle d'Elisabeth, il est sûr de la sauver; dans l'exaltation qui le possède, il défierait toutes les tempêtes de pouvoir l'en empêcher.

Cependant le ciel commence à ne plus menacer; les nuages s'éclaircissent, ils cessent de fuir avec une effrayante rapidité; le vent tombe et

s'appaise ; le cœur de Springer se rassure, celui de Smoloff gémit; Elisabeth dégage son bras, elle veut marcher seule ; elle veut braver aux yeux de son père, ce reste d'orage qui agite encore les airs ; elle est fière de ses forces, elle éprouve une sorte d'orgueil à les montrer à son père ; elle espère le convaincre qu'elle n'en manquera point pour aller chercher sa grâce, fallût-il aller la chercher à l'autre extrémité du monde.

Phédora les reçoit tous trois dans ses bras, en bénissant le Dieu qui les ramène, et console sa fille des larmes que sa fille vient de lui coûter ; elle

fait sécher ses habits mouillés, détache elle-même ses bottes de poil d'écureuil, lui ôte son bonnet fourré et peigne ses longs cheveux. Ces soins maternels, si simples et si tendres, qu'Elisabeth reçoit tous les jours et dont l'habitude ne peut empêcher son cœur d'être tous les jours plus touché, émeuvent vivement le jeune Smoloff; il sent qu'il est impossible d'aimer Elisabeth sans aimer aussi sa mère, et qu'au bonheur d'être l'époux de cette jeune fille tient un bonheur presqu'aussi grand, celui d'être le fils de Phédora.

L'orage était entièrement dissipé,

le ciel était serein, la nuit s'approchait : Springer prit la main du jeune homme, la serra avec un sentiment douloureux et tendre, et lui rappela qu'il était temps de partir : alors seulement Elisabeth apprit qu'il était venu pour la dernière fois; elle rougit et se troubla. « Quoi! lui dit-elle, ne vous reverrai-je plus? — Ah! répond-il avec une grande vivacité, tant que je serai libre et aussi longtemps que vous habiterez ces déserts, je ne quitte plus Saïmka, je vous verrai à l'église quand vous y viendrez, je vous verrai dans la forêt, dans la plaine, sur les bords du fleuve, je vous verrai partout. » Il s'arrête subi-

tement, surpris lui-même de ce qu'il éprouve et de ce qu'il exprime; mais il n'a point été compris par Elisabeth; dans ce qu'il vient de dire, elle n'a vu que la certitude de pouvoir bientôt lui confier ses projets, et rassurée par cette espérance, elle le voit partir avec moins de regret.

Quand le dimanche fut arrivé, Elisabeth et sa mère se préparèrent de bonne heure à partir pour Saïmka: Springer leur dit adieu le cœur un peu serré; depuis leur exil c'était la première fois qu'il restait seul dans sa chaumière, mais il sut dérober son émotion à leurs yeux et les bénit d'une

voix calme, en les recommandant aux bontés du Dieu qu'elles allaient implorer. Le temps était beau, la route leur parut courte; la jeune paysanne tartare leur servit de guide dans la forêt et jusqu'au village de Saïmka. En entrant dans l'église, les regards de tout le monde se tournèrent vers elles, mais elles ne tournèrent les leurs que vers Dieu.

Le cœur plein d'une égale piété, la tête baissée, elles s'avancèrent vers l'autel, se prosternèrent humblement, prononcèrent les mêmes vœux en faveur du même objet, et si ceux d'Elisabeth furent plus étendus que ceux

de sa mère, Dieu ne les entendit pas moins.

Pendant tout le temps de la cérémonie, cette jeune fille ne leva pas le voile qui couvrait son visage ; sa pensée toute à Dieu et à son père ne fut pas même jusqu'à celui dont elle attendait du secours. Le pieux concert de toutes les voix qui se réunissaient pour chanter l'hymne divin, lui fit une impression profonde et qui tenait de l'extase ; elle n'avait jamais entendu rien de pareil ; il lui semblait voir les cieux ouverts, et Dieu lui-même lui présenter un de ses anges pour la conduire pendant sa route. Cette vi-

sion ne cessa qu'avec la musique, alors seulement Elisabeth leva la tête et le premier objet qu'elle vit, fut le jeune Smoloff debout à quelques pas, le dos appuyé contre un pilier et les yeux fixés sur elle avec la plus tendre expression; elle crut voir l'ange que Dieu venait de lui promettre, l'ange qui devait l'aider à délivrer son père, elle le regarda avec beaucoup de reconnaissance; Smoloff fut ému: ce regard lui sembla d'accord avec ce qu'il trouvait dans son propre cœur, car il éprouvait de la reconnaissance aussi pour le bonheur qu'il goûtait à la voir et à penser qu'il était aimé d'elle.

En sortant de l'église, il proposa à Phédora de la reconduire dans son traîneau jusqu'à l'entrée de la forêt; elle y consentit avec joie; c'était un moyen de retrouver plutôt son époux, mais Elisabeth éprouva un véritable chagrin de cet arrangement; en marchant à pied, elle se flattait de trouver le moment de parler en secret à Smoloff: dans un traîneau cela devenait impossible; pouvait-elle s'ouvrir devant sa mère qui, n'ayant aucune idée de son projet, le repousserait avec effroi et défendrait au jeune homme d'y donner le moindre encouragement? Cependant allait-elle encore perdre cette occasion favorable,

cette occasion, peut-être unique, de révéler son projet à Smoloff. Le trouble, l'incertitude agitaient son cœur, déjà le traîneau touchait aux premiers arbres de la forêt; Smoloff lui-même avait déclaré ne pouvoir pas aller plus loin. Cependant ne pouvant se résoudre à quitter sitôt Elisabeth, il poussa jusqu'aux bords du lac; mais là il fallut s'arrêter, Phédora descendit la première, en lui donnant la main il lui dit: « Ne venez-vous pas vous promener ici quelquefois? » Elisabeth qui descend après sa mère, répond d'une voix basse et précipitée: « Non pas ici, mais demain, demain dans la petite chapelle de la plaine. » Elle re-

nait de donner un rendez-vous, mais elle ne le savait pas, elle croyait n'avoir parlé que pour son père, et en voyant dans les yeux de Smoloff qu'il avait entendu sa prière, une douce joie éclata dans les siens.

Tandis que sa mère et elle marchent vers leur cabane, Smoloff s'en retourne seul à travers la forêt, plongé dans les plus délicieuses rêveries; après ce qu'il vient d'entendre, comment ne serait-il pas sûr d'être aimé d'Elisabeth, et avec ce qu'il connaît d'elle, comment ne serait-il pas transporté de son bonheur: elle est belle plus qu'aucune beauté qu'il ait ren-

contrée en sa vie : elle est pieuse ; il vient de la voir devant Dieu ; elle est sensible, il l'a vue auprès de ses parents : comment un cœur si tendre ne se serait-il pas laissé toucher par l'homme à qui elle doit la vie de son père? et, ingénue et naïve comme doit l'être celle qui est élevée dans le désert, comment aurait-elle eu l'art de cacher ses sentiments? Il s'étonne seulement qu'elle ait songé à l'entretenir à l'insu de ses parents, mais il aime cet oubli, car il ose l'attribuer à l'entraînement de la passion. Ah! il ne se trompait pas, et depuis bien des années Elisabeth en portait une en effet dans son cœur.

Ce ne fut point avec le trouble d'une démarche hasardée, mais avec toute la sécurité de l'innocence, qu'Elisabeth se rendit le lendemain à la petite chapelle de bois. Sa marche était plus légère, plus rapide; elle faisait les premiers pas vers la délivrance de son père. Le soleil jetait sa lumière sur une plaine de neige; mille glaçons attachés aux arbres multipliaient sa brillante image sous toutes les formes et dans des miroirs de toutes les grandeurs, mais cet éclat si divin et si pur, était moins pur et moins divin que le cœur d'Elisabeth: elle entre dans la chapelle, Smoloff n'y est point encore; ce retard la trouble, un léger

nuage paraît dans ses yeux. Ah? ce n'est ni la vanité, ni même l'amour qui l'y place, en ce moment ni les faiblesses ni les passions ne peuvent s'élever jusqu'à Élisabeth, mais elle craint qu'un accident, une circonstance imprévue n'arrête les pas de celui qu'elle attend. Inquiète, elle demande à Dieu de ne pas prolonger plus long-temps l'incertitude où elle vit. Tandis qu'elle prie, Smoloff accourt; il est surpris qu'elle l'ait devancé, il s'était hâté beaucoup. On va vite, sans doute, quand c'est la passion qui entraîne, mais Élisabeth venait de prouver en ce jour, que la

vertu qui court à son devoir, peut aller plus vite encore.

En voyant Smoloff, elle lève les yeux et les mains au ciel, et se tournant ensuite vers lui avec une grâce vive et touchante, « Ah! monsieur, lui dit-elle, avec quelle impatience je vous attendais. » Ces mots, l'expression de ses regards, ce rendez-vous, l'exactitude qu'elle a mise à s'y rendre, tout confirme au jeune homme qu'il est aimé: il va aussi dire qu'il aime, elle ne lui en donne pas le temps. « Monsieur de Smoloff, s'écrie-t-elle, écoutez-moi, j'ai besoin de vous pour sauver mon père, promettez-moi

votre appui. » Ce peu de mots confond toutes les idées du jeune homme ; troublé, confus, il pressent sa méprise, mais n'en n'aime pas moins Elisabeth. Il tombe à genoux, elle croit que c'est devant Dieu, non, c'est devant elle, il jure d'obéir. Elle reprend ainsi : « Depuis que j'ai commencé à me connaître, mes parents ont été ma seule pensée ; leur amour, mon unique bien ; leur bonheur, le but de ma vie entière. Ils sont malheureux, Dieu m'appelle à les secourir, et il ne vous a envoyé ici que pour m'aider a remplir ma destinée. M. de Smoloff, je veux aller à Pétersbourg demander la grâce de mon père. » Il fit un geste

de surprise comme pour combattre ce projet, elle se hâta d'ajouter : « Je ne pourrais vous dire moi-même depuis quel temps cette pensée est entrée dans mon esprit, il me semble que je l'ai reçue avec la vie, que je l'ai sucée avec le lait ; elle est la première dont je me souvienne, elle ne m'a jamais quittée ; je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle ; c'est elle qui m'a toujours occupée auprès de vous, c'est elle qui m'amène ici, c'est elle qui m'inspire le courage de ne craindre ni la fatigue, ni la misère, ni la mort, ni les rebuts, c'est elle qui me ferait désobéir à mes parents s'ils m'ordonnaient de ne pas partir. Vous

voyez M. de Smoloff qu'il serait inutile de me combattre, et que de pareilles résolutions ne peuvent être ébranlées. »

Pendant ce discours, les tendres espérances du jeune homme s'étaient toutes évanouies, mais il goûtait jusqu'à l'ivresse le sentiment de l'admiration, et l'héroïsme de cette jeune fille lui arrachait des larmes aussi douces peut-être que celles de l'amour. « Ah! lui dit-il, heureux, mille fois heureux que vous m'ayez choisi pour vous entendre, pour vous aider, mais vous ne connaissez point tous les obstacles. Deux seuls m'ont in-

quiétée, interrompit elle, et il n'y a peut-être que vous au monde qui pussiez les lever. — Parlez, parlez, lui dit-il impatient d'obéir, que pouvez-vous demander qui ne soit au-dessous de ce que je voudrais faire. — Ces obstacles, les voici, répondit Elisabeth, j'ignore la route que je dois prendre, et je ne suis pas sûre que ma fuite ne nuise pas à mon père; il faut donc que vous m'indiquiez mon chemin, les villes que je trouverai sur mon passage, les maisons hospitalières qui recueilleront ma misère, le moyen le plus sûr de faire passer ma requête à l'empereur, mais avant tout il faut que vous me répondiez que

votre père ne punira pas le mien de mon absence. » Smoloff en répondit, « Mais Elisabeth, ajouta-t-il, savez-vous à quel point l'empereur est irrité contre votre père, savez-vous qu'il le regarde comme son plus mortel ennemi? — J'ignore, dit-elle, de quel crime on peut l'accuser, je ne connais encore ni son vrai nom ni sa patrie, mais je suis sûre de son innocence. — Quoi, repartit Smoloff, vous ne savez point quel était le rang de votre père ni le nom que vous lui rendrez? — Non, je ne le sais point, répondit-elle. — O fille étonnante, s'écria-t-il, pas un mouvement d'orgueil, de vanité dans ton dévoûment, tu ne sais point ce

que tu vas reconquérir, tu n'as pensé qu'à tes parents, mais qu'est-ce que la grandeur de ta naissance devant celle de ton âme, qu'est-ce auprès de tes sentiments que le nom des.....

— Arrêtez, interrompit-elle vivement, ce secret est celui de mon père et je ne dois l'apprendre que de lui.

— Elle a raison, repartit Smoloff dans une sorte d'enthousiasme, rien n'est assez bien pour elle quand elle peut faire encore mieux. » La jeune fille reprit la parole pour lui demander quand il lui donnerait les lumières dont elle avait besoin pour sa route.

Je vais y travailler, lui dit-il, mais Elisabeth, croyez-vous que vous puis-

siez traverser les 3,500 verstes qui séparent le cercle d'Ischim de la province d'Ingrie, seule à pied, sans secours?—Ah! s'écria-t-elle en se prosternant devant l'autel, celui qui m'envoie au secours de mes parents ne m'abandonnera pas. » Smoloff, les yeux pleins de larmes, lui répondit après un moment de silence : « Il est impossible que vous songiez à une telle entreprise avant les beaux jours; maintenant elle serait impraticable. Voici la saison où les traînages vont être interrompus et où vous seriez inondée dans les forêts humides de la Sibérie; je vous reverrai dans quelques jours, Elisabeth, alors seule-

ment je pourrai vous dire tout ce que je pense d'un projet qui m'a trop ému pour que j'aie pu le juger. Je retournerai à Tobolsk, je veux parler à mon père..... mon père est le meilleur des hommes; il y aurait bien plus d'infortunés ici s'il n'y commandait pas; les grandes actions plaisent à son cœur; il n'est pas libre de vous aider, son devoir le lui défend, mais, je vous le jure, il ne punira pas votre père d'avoir donné le jour à une fille si vertueuse. Ah! qu'il s'enorgueillirait au contraire, de vous nommer la sienne. Elisabeth, pardonnez, c'est malgré moi que mon cœur se déclare, je sais bien qu'il ne peut y avoir de place

dans le vôtre pour un autre sentiment que pour celui qui l'occupe, je n'attends donc rien, je n'espère ni ne demande rien, mais s'il vient un jour où vos parents rendus à leur patrie soient heureux et vous tranquille, souvenez-vous alors que dans ces déserts Smoloff vous vit, vous aima, et qu'il eût préféré y vivre obscur et pauvre avec Elisabeth, fille d'un exilé, à toutes les gloires que le monde pourrait lui offrir.» Il ne peut achever, des larmes étouffent sa voix, lui-même s'étonne d'une si extraordinaire émotion, car jusqu'alors il n'avait jamais été faible, mais jusqu'alors il n'avait point aimé. Cependant Elisabeth est demeurée

immobile, l'idée d'un autre amour que l'amour filial lui paraît si nouvelle, qu'à peine elle la conçoit, peut-être lui eût-elle paru moins étrange, si son cœur avait eu de la place pour la recevoir ; peut-être que si elle avait vu ses parents heureux, Smoloff aurait été aimé ; s'ils le sont un jour, peut-être l'aimera-t-elle ; mais tant qu'ils seront dans l'infortune, elle demeurera fidèle à sa pieuse passion ; et, pour en contenir deux, le cœur humain, tout vaste qu'il est, ne l'est point encore assez.

Elisabeth n'a jamais vécu dans le monde, elle en ignore les usages et

les bienséances; cependant, une sorte de pudeur, qui est comme l'instinct de la vertu, lui apprend qu'après l'aveu qu'elle vient d'entendre, une jeune fille ne doit point rester seule avec le jeune homme qui l'a osé faire. Elle marche vers la porte, elle va sortir. Smoloff qui voit son dessein, lui dit: « Elisabeth, vous aurai-je offensée; ah! j'atteste ce Dieu ici présent, que s'il y a de l'amour dans mon cœur, il n'y a pas moins de respect; il sait que, si vous me l'ordonnez, je puis me taire et mourir; comment donc, Elisabeth, pourrai-je vous avoir offensée? — Vous ne m'avez point offensée, répondit-

elle avec douceur; mais je ne suis venue ici que pour vous parler en faveur de mes parents, maintenant que vous m'avez entendue, je n'ai plus rien à vous dire, et je vais les retrouver. — Eh bien, noble fille, retourne à ton devoir; en m'associant à lui, tu m'as rendu digne de toi; et loin de jamais songer à t'en écarter, même dans ma plus secrète pensée, je ne vais m'occuper que de t'aider à le remplir. »

Alors il lui promit de lui remettre le dimanche suivant, à l'église de Saïmka, toutes les notes et les renseignements dont elle aurait besoin

pour l'exécution de son projet, et ils se séparèrent.

Quand le dimanche arriva, Elisabeth suivit sa mère avec joie à Saïmka; elle était impatiente de retrouver Smoloff, et de recevoir enfin toutes les instructions qui allaient faciliter son départ. Cependant la cérémonie finit, et Smoloff ne parut point; Elisabeth devint inquiète. Pendant que sa mère priait encore, elle demanda à une vieille femme si M. de Smoloff n'était pas dans l'église : on lui répondit que non, et qu'il était parti depuis deux jours pour Tobolsk. A ce mot, Elisabeth fut frappée d'une vé-

TAYLOR INST. OXFORD

ritable douleur : l'objet de ses plus chers désirs semblait toujours fuir de devant elle, au moment où elle se croyait prête à l'atteindre. Mille craintes funestes la troublèrent : puisque Smoloff avait quitté Saïmka sans se souvenir de sa promesse, qui lui répondait qu'il s'en souviendrait à Tobolsk, et alors quel serait son recours. Cette pensée la poursuivit tout le jour, et le soir, accablée d'un chagrin d'autant plus cruel qu'elle en portait seule tout le poids, et qu'elle employait tout son courage à le dérober aux yeux de ses parents, elle se retira de bonne heure dans son petit réduit, afin de se livrer du moins

sans contrainte à l'inquiétude qui la tourmentait. Aussitôt qu'elle fut sortie, Phédora pencha sa tête sur le sein de son époux, et lui dit : « Ecoute la sollicitude qui pèse sur mon cœur : n'as-tu pas remarqué le changement de notre Elisabeth ; près de nous elle est pensive, le nom de Smoloff la fait rougir, son absence l'inquiète ; ce matin à l'église elle était préoccupée, ses regards erraient de tous côtés ; je l'ai entendue demander si Smoloff n'était point à Saïmka, et elle est devenue pâle comme la mort, quand on lui a dit qu'il était parti pour Tobolsk. O Stanislas ! je m'en souviens, dans ces

jours qui précédèrent celui où je devins ton heureuse épouse, c'est ainsi que je rougissais quand on me parlait de toi, c'est ainsi que mes yeux te cherchaient partout, et qu'ils se remplissaient de larmes quand ils ne te rencontraient pas. .... Hélas! ces symptômes d'un amour qui ne devait point finir, comment ne les verrais-je point avec terreur dans l'âme de ma fille; elle n'est pas destinée à être heureuse comme sa mère. — Heureuse, reprit Springer avec amertume, heureuse dans le désert, dans l'exil! — Oui, dans le désert, dans l'exil, interrompit vivement Phédora, heureuse partout où l'on aime. »

Et ses bras serrèrent son époux contre son sein. Mais bientôt revenant à la première pensée qui l'occupait, elle dit : « Je crains que mon Elisabeth n'aime le jeune Smoloff; toute charmante qu'elle est cependant, il ne verra en elle que la fille d'un pauvre exilé, il la dédaignera, et mon unique enfant, née de mon sang, nourrie de mon lait, mourra comme sa mère avec son amour..... » En parlant ainsi, elle pleurait, et la vue de son époux, qui la consoler de tout, ne pouvait la consolait du malheur de sa fille. Springer réfléchit un moment, puis il répondit : « Phédora, ma bien aimée, calme tes craintes à

j'ai étudié aussi notre Elisabeth, peut-être ai-je vu plus avant que toi dans son âme, une autre pensée que celle de Smoloff l'occupe tout entière, j'en suis sûr; je suis sûr aussi que si nous la voulions donner à Smoloff il ne la dédaignerait point, même dans ce désert, et ce sentiment le rendrait digne de l'obtenir, si jamais... Non, Elisabeth ne restera pas toujours dans ce désert, elle ne demeurera pas inconnue, elle ne sera pas malheureuse, cela est impossible: tant de vertus sur la terre annoncent une justice dans le ciel, tôt ou tard elle se montrera. »

Depuis leur exil, c'était la pre-

mière fois que Springer n'avait pas désespéré de l'avenir, Phédora en conçut les plus doux présages, et, rassurée par les paroles de son époux, elle s'endormit paisiblement entre ses bras.

Pendant deux mois, Elisabeth fut chaque dimanche à Saïmka, s'attendant toujours à y trouver Smoloff. Ce fut en vain, il ne parut plus, et même elle apprit qu'il avait quitté Tobolsk. Alors toutes ses espérances l'abandonnèrent, elle ne douta plus que Smoloff ne l'eût entièrement oubliée, et plus d'une fois elle versa sur cette pensée des larmes amères, dont la

plus pure innocence n'aurait pu lui faire un reproche, car ce n'était pas l'amour qui les lui arrachait. Vers la fin d'avril, un soleil plus doux venait de fondre les dernières neiges, les îles sablonneuses des lacs commençaient à se couvrir d'un peu de verdure, l'aubépine épanouissait ses grosses houpes blanches, semblables à des flocons d'une neige nouvelle, et la campanule avec ses boutons d'un bleu pâle, le velar qui élève ses feuilles en forme de lance, et l'armoise cotonneuse, tapissaient le pied des buissons; des nuées de merles noirs s'abattaient par troupes sur les arbres dépouillés, et interrompaient les pre-

miers le morne silence de l'hiver ; déjà sur les bords du fleuve voltigeait çà et là le beau canard de Perse couleur de rose, avec son bec noir et sa hupe sur la tête, qui, toutes les fois qu'on le tire, jette des cris perçants, même lorsqu'on l'a manqué, et dans les roseaux des marais accouraient des bécasses de toute espèce, les unes noires avec des becs jaunes, les autres hautes en jambes avec un collier de plume. Enfin, un printemps prématuré semblait s'annoncer à la Sibérie, et Elisabeth pressentant tout ce qu'elle allait perdre si elle manquait une année si favorable pour son voyage,

prenait la résolution hardie de poursuivre son projet, et de ne compter, pour en assurer le succès, que sur elle et sur Dieu.

Un matin Springer s'occupait à labourer son jardin; assise près de lui, Elisabeth le regardait en silence; il ne lui avait point confié encore le secret de son infortune, et elle ne recherchait plus cette confidence; il s'était élevé dans son âme une sorte de tendre fierté, qui lui faisait désirer de ne connaître les malheurs de ses parents que quand elle serait au moment de partir, et de n'entendre le récit de tout ce qu'ils avaient perdu que quand elle pourrait leur répon-

dre : je vais tout vous rendre. Jusqu'à ce jour, elle avait compté sur les promesses de Smoloff, et c'était là-dessus qu'elle avait fondé des espérances raisonnables; mais après les espérances raisonnables, il en est d'autres encore, et ce furent celles-là qui la déterminèrent à parler. Cependant, avant de commencer, elle repasse dans sa tête toutes les objections qu'on va lui faire, tous les obstacles qu'on va lui opposer; ils sont terribles, elle le sait, Smoloff le lui a dit, et elle est bien sûre que la tendresse de ses parents les exagèrera encore. Que répondra-t-elle à leurs frayeurs, à leurs ordres, à leurs prières? Que

répondra-t-elle, quand ils lui diront que les joies de la patrie ne sont rien pour eux au prix de l'absence de leur enfant ? Un instant elle oublie que son père est auprès d'elle, et tout en larmes, elle tombe à genoux, en demandant à Dieu de lui accorder l'éloquence nécessaire pour persuader ses parents. Springer qui l'entend pleurer, se retourne, court à elle, la prend dans ses bras, et lui dit : « Elisabeth, qu'as-tu, que veux-tu ? Ah ! si ton cœur est déchiré, pleure du moins dans le sein de ton père. — Mon père, répond-elle, ne me retiens plus ici ; tu sais que je veux partir, permets-moi de partir, je le sens,

c'est Dieu lui-même qui m'appelle....» Elle ne peut achever. La jeune Tartare accourt : « M. de Smoloff, leur dit-elle, voici M. de Smoloff. » Elisabeth jette un cri de joie, serre les deux mains de son père contre sa poitrine, en ajoutant : « Tu le vois bien, c'est Dieu lui-même qui m'appelle, il envoie celui qui peut m'ouvrir les chemins, il n'y a plus d'obstacles. O mon père ! ton heureuse fille brisera ta chaîne. » Sans attendre sa réponse, elle court au-devant de Smoloff; elle rencontre sa mère, elle la serre dans ses bras, l'entraîne en s'écriant : « Viens, ma mère, il est revenu, M. de Smoloff est ici. » Elles

entrent dans leur chambre, et y trouvent un homme de cinquante ans en habit d'uniforme, et suivi de plusieurs officiers. La mère et la fille s'arrêtent avec surprise. « Voici M. de Smoloff, leur dit la jeune Tartare. » A ces mots, toutes les espérances qui venaient de rentrer dans le cœur d'Elisabeth l'abandonnent une seconde fois; elle pâlit, ses yeux se remplissent de larmes. Phédora, frappée de la vivacité de cette impression, s'approche de sa fille, se place devant elle, afin de cacher son trouble, heureuse si en lui donnant sa vie, elle avait pu la délivrer de la funeste passion dont elle la croyait dévorée.

Le gouverneur de Tobolsk fit éloigner sa suite, et dès qu'il fut seul avec le proscrit, il se tourna vers Springer, et lui dit : « Monsieur, depuis que la prudence de la cour de Russie a cru devoir vous envoyer ici, voici la première fois que je viens visiter ce cercle éloigné; ce devoir m'est doux, puisqu'il me permet de montrer à un illustre proscrit toute la pitié que je prends à son infortune; je gémis que ce même devoir me défende de le secourir et de le protéger. »

« Je n'attends rien des hommes, Monsieur, interrompit froidement Springer; je ne veux point de leur pitié, et je n'espère rien de

leur justice : heureux dans mon malheur de ce qu'ils m'ont placé aussi loin d'eux, je passerai mes jours dans ces déserts, sans me plaindre. » — « Ah ! Monsieur, reprit le gouverneur avec émotion, pour un homme comme vous, vivre loin de sa patrie est un affreux destin ! » — « Il en est un plus affreux encore, Monsieur le gouverneur, repartit Springer, c'est de mourir loin d'elle. » Il n'acheva point; s'il eût ajouté un mot, peut-être eût-il versé une larme, et l'illustre infortuné ne voulait pas se montrer moins grand que son malheur. Elisabeth, cachée derrière sa mère, regardait timidement par-

dessus son épaule, si l'air et la physionomie du gouverneur annonçaient assez de bonté pour qu'elle osât s'ouvrir à lui. Ainsi la craintive colombe, avant de sortir de son nid, élève sa tête entre les feuilles, et regarde long-temps si la pureté du ciel lui promet un jour serein.

Le gouverneur la remarqua, il la reconnut; son fils lui avait souvent parlé d'elle, et le portrait qu'il en avait fait ne pouvait ressembler qu'à Elisabeth. « Mademoiselle, lui dit-il, mon fils vous a connue; vous lui avez laissé des souvenirs ineffaçables. » — « Vous a-t-il dit, Mon-

sieur, qu'elle lui devait la vie de son père? interrompit vivement Phédora. » — « Non Madame, répondit le gouverneur; mais il m'a dit qu'elle donnerait la sienne pour son père et pour vous. » — « Elle la donnerait, reprit Springer; et cette tendresse est le seul bien qui nous reste, le seul que les hommes ne pourront jamais nous ravir. » Le gouverneur détourna la tête avec émotion: après un court silence, il reprit la parole, en s'adressant à Elisabeth. — « Mademoiselle, il y a deux mois que mon fils étant à Saïmka, reçut l'ordre de l'empereur de partir sur-le-champ, pour rejoindre l'armée qui se ras-

semblait en Livonie ; il fallut obéir sans délai : avant de me quitter, il me conjura de vous faire passer une lettre, cela était impossible ; je ne pouvais, sans me compromettre, en charger personne ; je ne pouvais que vous la donner moi-même : la voici. » Elisabeth la prit en rougissant ; le gouverneur vit la surprise de ses parents, et s'écria : « Heureux le père, heureuse la mère dont la fille ne leur cache que de semblables secrets ! » Alors il rappela sa suite, et devant elle il dit à Sprinser : « Monsieur, les ordres de mon souverain me prescrivent toujours de vous empêcher de recevoir personne ici ; cependant, je

suis informé que de pauvres missionnaires revenant des frontières de la Chine, doivent traverser ces montagnes ; s'ils viennent frapper à votre cabane et vous demander pour une nuit l'hospitalité, il vous sera permis de la leur donner. »

Quand le gouverneur fut parti, Elisabeth demeura les yeux baissés, regardant sa lettre, et n'osant l'ouvrir. « Ma fille, lui dit Springer, si tu attends de ta mère et de moi la permission de lire ce papier, nous te la donnons. » Alors, d'une main tremblante, Elisabeth brisa le cachet de la lettre, la parcourut tout bas, et

s'interrompit plusieurs fois par des exclamations de reconnaissance et de joie. A la fin, ne pouvant plus se contenir, elle se précipita sur le sein de ses parents. « Le moment est venu, leur dit-elle, tout favorise mes projets; la Providence m'ouvre une route sûre, le ciel m'approuve et bénit mes intentions : ô mes parents ! ne les approuverez-vous pas, ne les bénirez-vous pas comme lui ? » A ces mots, Springer tressaillit, car il comprit ce qu'il allait entendre ; mais Phédora, qui n'en avait aucune idée, s'écria : « Elisabeth quel est donc ce mystère, et que contient ce papier ? » Et elle fit un mouvement pour le prendre ;

sa fille osa le retenir : « O ma mère ! pardonne, lui dit-elle, je tremble de parler devant toi ; tu n'as rien deviné, ta douleur m'épouvante, c'est maintenant l'unique obstacle, c'est le seul devant lequel je recule... Ah ! permets que je ne m'explique que devant mon père, tu n'es pas préparée comme lui..... — Non, ma fille, interrompit Springer, ne fais point ce que l'exil et le malheur n'ont pu faire, ne nous sépare pas ; viens, ma Phédora, viens contre le cœur de ton époux, et si tu as besoin de force pour les paroles que tu vas entendre, il te prêtera toute la sienne. » Phédora éperdue, et se voyant comme me-

nacée par la foudre, sans savoir de quelle main elle allait partir, répondit avec effroi : « Stanislas, que veut dire ceci, n'ai-je point soutenu tous nos revers avec courage ; je n'en manquerai point, ajouta-t-elle, en serrant fortement contre son cœur son époux et sa fille ; je n'en manquerai point contre tous ceux qui m'atteindront entre vous deux..... » Elisabeth voulut répondre, sa mère ne le permit pas : « Ma fille, s'écria-t-elle avec un accent déchirant, demande-moi ma vie, mais ne me demande pas de t'éloigner d'ici. » Ces mots disaient qu'elle avait tout deviné ; il ne s'agissait plus de lui rien

apprendre, mais de la déterminer ; baignée de larmes, et tremblante devant la douleur de sa mère, Elisabeth, d'une voix entrecoupée, laissa seulement échapper ces mots : « Ma mère, pour le bonheur de mon père, si je te demandais quelques jours ? — Non, pas un seul jour, interrompit sa mère éperdue, quel horrible bonheur pourrait s'acheter au prix de ton absence ; non, pas un seul jour : ô mon Dieu ! ne permettez pas qu'elle me le demande. » Ces paroles anéantirent les forces d'Elisabeth ; hors d'état de prononcer elle-même ce qui doit affliger sa mère, elle présente en silence à son père la lettre

du gouverneur de Tobolsk, et lui fait signe de la lire. Springer soutient sa femme contre sa poitrine, en lui disant : « Repose-toi ici avec confiance, car ce soutien là ne te manquera jamais. » Puis, d'une voix qu'il s'efforce en vain de raffermir, il lit tout haut la lettre suivante, écrite de Tobolsk par le jeune Smoloff, et à deux mois de date.

« Un de mes plus vifs regrets en » quittant Saïmka, mademoiselle, a » été de ne pouvoir vous instruire de » l'obligation rigoureuse qui me for- » çait à m'éloigner de vous; je ne » pouvais vous aller voir, vous écrire

» ni vous envoyer les explications que
» vous m'aviez demandées, sans con-
» trevenir aux ordres de mon père,
» et sans compromettre sa sûreté;
» peut-être l'eussai-je fait sans l'exem-
» ple que vous veniez de me donner,
» mais quand je venais d'apprendre
» auprès de vous tout ce qu'on doit à
» son père, je ne pouvais pas risquer
» la vie du mien. Cependant je l'a-
» voue, je n'aime pas mon devoir
» comme vous aimez le vôtre, et je
» suis revenu à Tobolsk le cœur dé-
» chiré. Mon père m'apprend, qu'un
» ordre de l'empereur m'envoie à
» mille lieues d'ici et qu'il faut obéir
» à l'instant: je vais partir, Elisabeth,

» vous ne savez point ce que je souffre.
» Ah ! je ne demande point au ciel
» que vous le sachiez jamais, il ne
» peut être juste qu'autant que vous
» serez heureuse.

» J'ai ouvert mon cœur à mon père,
» je vous ai fait connaître à lui, j'ai vu
» couler ses larmes quand je lui ai dit
» vos projets; je crois qu'il veut vous
» voir et qu'il ira exprès cette année
» visiter le cercle d'Ischim; en atten-
» dant, s'il le peut, il vous fera par-
» venir cette lettre. Elisabeth, je
» pars plus tranquille, puisque je
» vous laisse sous la protection de
» mon père; cependant, je vous en

» conjure, n'en usez point pour par-
» tir avant mon retour; j'espère re-
» venir à Tobolsk avant un an, c'est
» moi qui vous conduirai à Péters-
» bourg, c'est moi qui vous présen-
» terai à l'empereur, c'est moi qui
» veillerai sur vous pendant ce long
» voyage; ne craignez point mon
» amour, je n'en parlerai plus; je
» ne serai que votre ami, que votre
» frère; et, si je vous sers avec toute
» la vivacité de la passion, je jure de
» ne vous parler jamais qu'un lan-
» gage pur comme l'innocence, com-
» me les anges, comme vous. »

Un peu plus bas, l'apostille sui-

vante était écrite de la main même du gouverneur.

« Non, mademoiselle, ce n'est » point avec mon fils que vous devez » partir; je ne doute point de son hon- » neur, mais le vôtre doit être à l'abri » de tout soupçon. En allant montrer » à la cour de Russie des vertus trop » touchantes pour n'être pas couron- » nées, il ne faut pas risquer de faire » dire que vous avez été conduite » par votre amant, et flétrir ainsi le » plus beau trait de piété filiale dont » le monde puisse s'honorer. Dans » votre situation, il n'y a de protec- » teurs dignes de votre innocence,

» que Dieu et votre père ; votre père
» ne peut vous suivre, Dieu ne vous
» abandonnera pas ; la religion vous
» prêtera son flambeau et son appui,
» abandonnez-vous à elle ; vous savez
» à qui j'ai permis l'entrée de votre
» cabane. En vous remettant ce pa-
» pier, je vous rends dépositaire de
» mon sort, car si une pareille lettre
» était connue, si on pouvait se dou-
» ter que j'aie favorisé votre départ,
» je serais à jamais perdu ; mais je
» ne suis pas seulement inquiet, je
» sais à qui je me confie, et tout ce
» qu'on doit attendre de la force et
» de la vertu d'une fille qui s'apprête
» à dévouer sa vie à son père. »

En finissant cette lettre, la voix de Springer était plus forte et plus animée, car il voyait avec orgueil les vertus de sa fille et l'estime qu'on en faisait; mais la tendre mère ne voyait que son départ; pâle, abattue, sans mouvement, elle regardait sa fille, levait les yeux au ciel, et n'avait plus la force de pleurer. Elisabeth se mit à genoux devant eux, et leur dit : « O mes parents, laissez-moi vous parler ainsi, ce n'est que dans une humble attitude qu'on doit demander la plus grande de toutes les félicités. J'ose aspirer à celle de vous rendre votre liberté, votre bonheur, votre patrie; depuis plus d'une année, voilà quel

pensées venaient aboutir, je ne verrai plus de but à mon existence, et mes jours s'éteindront dans la langueur.... O pardonnez si je vous afflige ; non, si vous me retenez ici, je ne mourrai pas, puisque ma mort serait pour vous un malheur de plus, mais permettez-moi d'être heureuse. Ne dites pas que mon entreprise est impossible, elle ne l'est pas, mon cœur vous en répond ; il trouvera des forces pour aller demander justice, et des paroles pour vous la faire obtenir ; il ne craint rien, ni les fatigues, ni les obstacles, ni les mépris, ni la cour, ni les rois, il ne craint que votre refus..... — Laisse, laisse, Elisabeth, interrom-

pit Springer, je ne me connais plus, tu bouleverses mon âme; jusqu'à ce jour elle n'avait point reculé devant une belle action, et des vertus supérieures à son courage ne s'étaient point présentées à elle... Je ne croyais pas être faible; ô ma fille, tu viens de m'apprendre que je le suis: non, je ne puis consentir à ce que tu veux. » Ranimée par ce refus, Phédora prit les mains de sa fille entre les siennes, et lui dit: « Ecoute-moi, Elisabeth, si ton père est faible, tu peux bien permettre à ta mère de l'être aussi; pardonne-lui de ne pouvoir se résoudre à te laisser déployer tant de vertus. Etrange situation, où une

mère demande à sa fille d'être moins vertueuse ; mais ta mère te le demande, elle ne te l'ordonne point, car en t'élevant au-dessus de tout, tu as mérité de ne plus recevoir d'ordre que de toi-même. — Ma mère, reprit Elisabeth, les tiens me seront toujours sacrés ; si tu me commandes de rester ici, j'espère avoir la force de t'obéir ; mais puisque mon dessein t'a touchée, laisse-moi espérer qu'il aura ton assentiment ; il n'est pas le fruit d'un moment d'enthousiasme, mais de longues années de méditation ; il s'appuie autant sur des raisons solides que sur les plus tendres sentiments ; existe-t-il un autre moyen

d'arracher mon père à l'exil. Depuis douze ans qu'il languit ici, quel ami a pris sa défense; et quand il s'en trouverait un qui l'osât, oserait-il parler comme moi ? serait-il inspiré par un semblable amour?... O laissez-moi toujours croire que Dieu n'a donné qu'à votre unique enfant le pouvoir de vous rendre au bonheur, et ne vous opposez pas à l'auguste mission que le ciel a daigné lui confier. Dites-moi, que trouvez-vous donc de si effrayant dans mon entreprise ? Est-ce mon absence ? Mais ne vous ai-je pas entendu gémir souvent ensemble d'un exil qui vous empêchait de me donner un époux ? Un

époux, ô mes parents! ne m'aurait-il pas séparée de vous aussi? Des dangers! il n'y en a point: les hivers de ce climat m'ont accoutumée à la rigueur des saisons, et mes courses dans nos landes à la fatigue d'une longue marche. Avez-vous peur de ma jeunesse? elle sera mon appui: on vient au secours de tout ce qui est faible. Enfin, redoutez-vous mon inexpérience? je ne serai pas seule; rappelez-vous les paroles et la lettre du gouverneur. S'il permet à un pauvre missionnaire de se reposer sous notre toit, c'est pour me donner un guide et un protecteur. Vous le voyez, tout est prévu, il n'y a point de péril,

il n'y a plus d'obstacles, et rien ne me manque que votre consentement et votre bénédiction..... — Et ton pain, tu le mendieras, répondit Springer avec amertume; les aïeux de ta mère, qui régnèrent jadis dans ces contrées, les miens, qui se sont assis sur le trône de Pologne, verront l'héritière de leur nom parcourir en demandant l'aumône, cette Russie qui a fait de leurs royaumes des provinces de son empire. — Si tel est le sang d'où je sors, reprit Elisabeth avec une modeste surprise, si je descends des rois, et que deux couronnes aient été sur le front de mes aïeux, j'espère me montrer digne et d'eux

et de vous, et ne point avilir le nom qu'ils m'ont laissé; mais la misère ne l'avilira point. Pourquoi la fille des Seids (1) et de Sobiesky rougirait-elle d'avoir recours à la charité de ses semblables? Tant de grands hommes précipités du faîte des honneurs l'ont implorée pour eux-mêmes; plus heureuse qu'eux tous, je ne l'implorerai que pour servir mon père. »

La noble fermeté de cette jeune fille, une sorte de divin orgueil que faisait briller dans ses yeux la pensée

(1) Nobles Tartares qui descendent des anciens princes de Sibérie.

de s'humilier pour ses parents, donnait à tout ce qu'elle disait une force et une autorité qui triomphèrent de Springer; il ne se sentit pas le droit d'empêcher sa fille de mettre tant de vertus au jour; il se serait cru coupable de la forcer à les ensevelir dans un désert. «O ma Phédora! s'écria-t-il en serrant les mains de son épouse, la laisserons-nous mourir ici, la priverons-nous du bonheur de donner le jour à des enfants qui lui ressemblent; prends courage, ma bien aimée, et puisqu'il n'existe nul autre moyen de la rendre à ce monde dont elle sera la gloire, laissons-la partir.» Dans ce moment, la mère l'emporta

sur l'épouse, et pour la première fois de sa vie, Phédora s'éleva contre la plus sainte autorité : « Non, non, je ne la laisserai pas partir ; en vain mon époux le demande, je saurai lui résister. Quoi ! j'exposerais la vie de mon enfant, je laisserais partir mon Elisabeth, pour apprendre un jour qu'elle a péri de froid et de misère dans d'affreux déserts, pour vivre sans elle, pour la pleurer toujours ; voilà ce qu'on ose exiger d'une mère. O Stanislas ! devais-tu m'apprendre qu'il est un sacrifice que je ne puis te faire, et une douleur dont tu ne me consolerais pas. » En parlant ainsi, elle ne pleurait plus, et était comme dans

un état de délire. Springer, le cœur déchiré de sa peine, s'écria : « Ma fille, si votre mère n'y peut consentir, vous ne partirez pas. — Non, ma mère, si tu l'ordonnes, je ne partirai pas, lui dit Elisabeth en l'accablant des plus touchantes caresses, je t'obéirai toujours; mais peut-être Dieu obtiendra-t-il de toi ce que tu as refusé à mon père; viens le prier avec moi, ma mère, demandons-lui ensemble ce que nous devons faire : c'est la lumière qui guide et la force qui soutient, toute vérité vient de là et toute résignation aussi. »

En priant, Phédora pleura : cette

piété qui calme, adoucit, et ne s'empare du cœur que pour se mettre à la place de ce qui le tourmente et le déchire, cette piété divine qui ne prescrit jamais un devoir sans en montrer la récompense, cette voix de Dieu, si puissante sur les âmes tendres, toucha celle de Phédora. Dans les caractères nobles et fiers, qui ne composent le bonheur que de gloire, l'estime des hommes peut obtenir le sacrifice des plus chères affections, mais la religion seule peut l'obtenir des cœurs qui ne composent le bonheur que d'amour.

Le lendemain, Springer s'étant

trouvé seul avec sa fille, il lui fit le récit de ses longues infortunes ; il lui apprit quelles funestes guerres avaient déchiré la Pologne, et comment ce malheureux royaume avait été effacé du nombre des empires. « Mon seul crime, ma fille, lui dit-il, est d'avoir trop aimé ma patrie, et de n'avoir pu supporter son asservissement. Ses plus grands monarques étaient du même sang que moi; je pouvais moi-même être appelé au trône, et je devais bien mon amour et ma vie au pays dont je tirais toute ma gloire; je l'ai servi comme je le devais; seul, à la tête d'une poignée de nobles Polonais, je l'ai défendu jus-

qu'à la dernière extrémité contre les trois grandes puissances qui s'avançaient pour l'envahir ; et, lorsqu'accablé par le nombre de nos ennemis, sous les murs de Varsovie, à la vue de cette vaste capitale livrée aux flammes et au pillage, il a fallu céder et se soumettre à la tyrannie, au fond de mon âme je résistais encore. Humilié d'être toujours dans ma patrie, et de n'en plus avoir, partout je cherchais des armes, partout je cherchais des alliés qui m'aidassent à rendre à la Pologne son existence et son nom. Vains efforts, tentatives inutiles, chaque jour rivait davantage des chaînes que mes faibles mains ne pouvaient

ébranler. Les terres de mes aïeux étaient dans la partie tombée sous la domination de la Russie, j'y vivais avec Phédora, heureux, mille fois heureux si le joug de l'étranger n'avait pas pesé sur mon front. Mes plaintes, peu mesurées, et surtout les nombreux mécontents qui se rassemblaient chez moi, inquiétèrent un monarque absolu et soupçonneux. Un matin je fus arraché de ma maison, des bras de ma femme, des tiens, ma fille : tu n'avais alors que quatre ans, et tes larmes ne coulaient sur ton malheur que parce que tu voyais pleurer ta mère. Je fus traîné dans les prisons de Pétersbourg, Phé-

dora m'y suivit; la permission de s'y enfermer avec moi fut la seule grâce qu'elle put obtenir. Nous vécûmes près d'une année dans ces affreux cachots, privés d'air, presque de jour, mais non pas d'espérance. Je ne pouvais croire qu'un monarque juste n'excusât pas un citoyen d'avoir soutenu les droits de sa patrie, et qu'il ne se fiât pas à la promesse que je lui donnais de demeurer soumis; j'avais trop bien présumé des hommes, je fus jugé sans être entendu, et exilé pour la vie en Sibérie. Ma fidèle compagne ne m'abandonna point, et je dois dire qu'en m'accompagnant ici, elle avait l'air d'écouter plus encore

son cœur que son devoir; si j'eusse été envoyé dans les ténèbres glacées de l'affreux Beresow, dans les solitudes perdues du lac Baïkal ou du Kamchatka, je n'y aurais pas été seul encore; il n'est point de désert, il n'est point d'antre si sauvage où ma Phédora ne m'eût suivi : oui, je le veux croire, c'est à ses vertus, c'est à son dévoûment si généreux que j'ai dû un exil plus humain. O mon enfant! s'il y a eu quelques douceurs dans ma vie, c'est à ta mère que je le dois, et s'il y a eu du malheur dans la sienne, je n'en dois accuser que moi. — Du malheur, mon père, lui dit Elisabeth, et tu l'as toujours ai-

mée. » A ces mots, Springer reconnut le cœur de Phédora, et vit bien qu'ainsi que sa mère Elisabeth auprès d'un époux pourrait ne pas être malheureuse dans l'exil. — Ma fille, répondit-il en lui remettant la lettre du jeune Smoloff, qu'il avait gardée depuis la veille, si je dois un jour à ton zèle et à ton courage des biens que je ne desire plus que pour t'en accabler au sein de la prospérité, cette lettre te rappellera nos bienfaiteurs; ton cœur, Elisabeth, doit être reconnaissant, et l'alliance de la vertu peut honorer le sang des rois. » La jeune fille rougit, prit la lettre des mains de son père, l'attacha sur son

cœur, et s'écria : « Le souvenir de celui qui t'a plaint, qui t'a aimé, qui t'a servi, ne sortira jamais de là. »

Durant quelques jours, on ne parla plus du voyage d'Elisabeth ; sa mère n'y avait pas consenti encore, mais à la tristesse de ses regards, au profond abattement de sa contenance, on voyait assez que le consentement était au fond de son cœur, et que l'espérance n'y était plus.

Cependant, peut-être n'eût-elle jamais trouvé la force de dire à sa fille, *tu peux partir*, si le ciel ne la lui eût envoyée. Un dimanche soir

la famille était en prières ; lorsqu'on entendit à la porte un homme qui frappait avec son bâton. Springer ouvre ; à l'instant Phédora s'écrie : « Ah ! mon Dieu, mon Dieu, voilà celui qu'on nous a annoncé, celui qui vient enlever mon enfant. » Et elle tombe tout en pleurs le visage contre la table, sans que sa piété puisse lui donner le courage d'aller au-devant de l'homme de Dieu. Le missionnaire entre : une large barbe blanche lui descend sur la poitrine, son air est vénérable, il est courbé par la fatigue plus encore que par les années ; les épreuves de sa vie ont usé son corps et fortifié son âme,

aussi porte-t-il dans ses regards quelque chose de triste, comme l'homme qui a beaucoup souffert, et de doux comme celui qui est bien sûr de n'avoir pas souffert en vain.

« Monsieur, dit-il, j'entre chez vous avec joie, la bénédiction de Dieu est sur cette pauvre cabane; je sais qu'il y a ici des richesses plus précieuses que les perles et que l'or : je viens vous demander une nuit de repos. » Elisabeth s'empressa de lui approcher un siège. « Jeune fille, lui dit-il, vous vous êtes bien hâtée dans le chemin de la vertu, et dès les premiers pas, vous nous avez laissés

loin derrière vous.» Il allait s'asseoir, lorsqu'il entendit les sanglots de Phédora: « Mère chrétienne, lui dit-il, pourquoi pleurez-vous, le fruit de vos entrailles n'est-il pas béni? Ne pouvez-vous pas aussi vous dire heureuse entre toutes les femmes; si vous versez des larmes parce que la vertu vous sépare de votre enfant pour un peu de temps, que feront les mères qui se voient arracher les leurs par le vice, et qui les perdent pour l'éternité? — O mon père! si je ne devais plus la revoir, s'écria la désolée mère. — Vous la reverriez, reprit-il vivement, dans le ciel qui est déjà son partage, mais vous la reverrez

aussi sur la terre ; les fatigues sont grandes, mais Dieu la soutiendra, *il mesure le vent à la laine de l'agneau.*»

Phédora courba la tête avec résignation. Springer n'avait pas dit un mot encore, il ne pouvait parler, son cœur se déchirait ; et Elisabeth elle-même, qui jusqu'à ce jour n'avait senti que son courage, commença à sentir sa faiblesse ; l'espoir d'être utile à ses parents lui avait caché la douleur de s'en séparer, mais à présent que le moment était venu, quand elle pouvait se dire : demain je n'entendrai plus la voix de mon père, demain je

ne recevrai plus les caresses de ma mère, et peut-être un an entier se passera avant que je retrouve de si douces joies, alors il lui semblait que tout s'abîmait devant elle, ses yeux se troublèrent, ses genoux fléchirent, elle tomba en pleurant sur le sein de son père. Ah ! timide orpheline, si déjà tu tends les bras à ton protecteur; et que dès les premiers pas tu penches vers la terre comme une vigne sans appui, où trouveras-tu donc des forces pour traverser seule presqu'une moitié du monde.

Avant de se coucher, le missionnaire s'assit à la table des exilés pour

prendre le repas du soir. La plus franche hospitalité y présidait, mais la gaîté en était bannie, et ce n'était qu'avec effort que chacun des exilés retenait ses larmes. Le bon religieux les regardait avec une tendre compassion; il avait vu beaucoup d'afflictions dans le cours de ses longs voyages, et l'art de les adoucir avait été la principale étude de sa vie; aussi pour toutes les douleurs il avait une consolation, pour chaque situation, chaque caractère, il avait des paroles qui rencontraient toujours juste; quelquefois il n'empêchait point de pleurer, mais les larmes qu'on versait sur une douleur personnelle, il

TAYLOR INST.
OXFORD

savait, en présentant l'image d'une infortune plus grande, les détourner sur les douleurs d'autrui, et par le sentiment de la pitié, adoucir le sentiment du malheur. C'est ainsi qu'en racontant ses longues traverses et les désastres dont il avait été le témoin, peu à peu il attacha l'attention des exilés, les émut de compassion pour leurs frères, les conduisit à se dire intérieurement qu'en comparaison de tant d'infortunés, leur sort était bien doux encore. En effet, que n'avait-il point vu, que ne pouvait-il point dire, cet homme vénérable, qui, depuis soixante ans, à deux mille lieues de sa patrie, sous un ciel étranger, au

milieu des persécutions, travaillait sans se lasser jamais à la conversion de barbares qu'il appelait ses frères, et qui souvent étaient ses bourreaux; il avait vu la cour de Pékin, et l'avait étonnée par ses vastes connaissances, et plus encore par ses vertus; il avait vécu parmi les Sauvages, dont il avait adouci les mœurs; il avait réuni des hordes errantes, qui tenaient de lui les premières notions de l'agriculture. Ainsi, des landes changées en champs fertiles, des hommes devenus doux et humains, des familles auxquelles les noms de père, d'époux et d'enfants n'étaient plus étrangers, et des cœurs qui s'élevaient à Dieu pour le

bénir de tant de bienfaits, étaient le fruit des soins d'un seul homme. Ah! ces gens-là ne disaient point du mal des missions; ils ne disaient point que la religion qui les commande est une religion sévère et tyrannique; ils ne disaient point surtout que les hommes qui la pratiquent avec cet excès de charité et d'amour, sont des hommes inutiles et ambitieux. Mais pourquoi ne pas dire qu'ils sont ambitieux? En se dévouant au service de leurs frères, n'aspirent-ils pas au plus grand prix possible, ne veulent-ils pas plaire à Dieu et gagner le ciel? L'ambition des plus célèbres conquérants ne s'est jamais élevée si haut, elle s'est con-

tentée du suffrage des hommes et du sceptre de l'univers.

Le bon père apprit ensuite aux exilés que, rappelé par ses supérieurs, il retournait à pied dans l'Espagne sa patrie. Pour s'y rendre, il avait à traverser encore la Russie, l'Allemagne et la France; mais il disait que c'était peu de chose. Celui qui vient de voyager dans les déserts, qui pour tout abri trouvait un antre, pour tout oreiller une pierre, pour toute nourriture un peu de farine de ris délayée dans de l'eau, devait se croire au terme de ses fatigues en arrivant chez des nations civilisées, et pour le père Paul

c'était être déjà dans sa patrie que d'être chez des peuples chrétiens. Il racontait des choses extraordinaires des maux qu'il avait soufferts, des difficultés qu'il avait essuyées, lorsque après avoir dépassé les grandes murailles de la Chine, il s'était enfoncé dans l'immense Tartarie. Il disait encore comment, à l'entrée des vastes déserts de la Soongorie qui appartiennent à la Chine et lui servent de limites avec la Sibérie, il avait trouvé un pays abondant en magnifiques pelleteries, en précieuses fourrures, et susceptible de faire, à l'aide de cette richesse, un grand commerce avec les peuples européens; mais nul

vestige de notre industrie n'avait encore pénétré jusque-là ; aucun marchand n'avait osé porter son or et ses calculs là où le missionnaire avait planté une croix et répandu des bienfaits : tant il est vrai que la charité va encore plus loin que l'avarice.

On arrangea pour le père Paul un lit propre et commode dans le petit cabinet qu'occupait la jeune Tartare, et celle-ci vint dormir, enveloppée d'une peau d'ours, auprès du poële.

Quand le jour commença à paraître, Elisabeth se leva ; elle s'approcha doucement de la porte du père Paul, et ayant entendu qu'il était déjà

en prières, elle lui demanda la permission d'entrer et de l'entretenir seul : devant ses parents elle n'aurait pas osé lui parler de ses projets, et du désir qu'elle avait de ne pas attendre plus loin que l'aube prochaine pour se mettre en route. A genoux près de lui, elle lui raconta l'histoire de toute sa vie, touchante histoire qui n'était composée que de sa tendresse pour ses parents. Sans doute dans le long récit de ses incertitudes et de ses espérances, elle prononça plus d'une fois le nom de Smoloff, mais il semblait que ce nom n'était là que pour rehausser son innocence, et montrer que ce n'était pas par

l'absence des séductions qu'elle l'avait conservée dans toute sa pureté. Aussi le père Paul fut-il profondément touché de tout ce qu'il entendit ; il avait fait le tour du monde et vu presque tout ce qu'il contient, mais un cœur comme celui d'Elisabeth, il ne l'avait point vu encore.

Springer et Phédora ne savaient point que l'intention de leur fille était de les quitter le lendemain ; mais le matin, en l'embrassant, ils se sentirent émus et agités de ce frémissement involontaire qu'éprouvent tous les êtres vivants à la veille de l'orage. A chaque pas qu'Elisabeth faisait dans

la chambre, sa mère la suivait des yeux, et souvent la retenait brusquement par le bras, sans oser lui adresser une question, mais lui parlant sans cesse de soins à prendre pour le lendemain, et lui donnant des ordres pour divers ouvrages à faire à quelques jours de là. Ainsi elle cherchait à se rassurer par ses propres paroles, mais son cœur n'en était pas plus tranquille, et le silence de sa fille lui parlait toujours de départ. Pendant le dîner, elle lui dit: « Elisabeth, si le temps est beau demain, vous monterez dans votre petite nacelle avec votre père pour aller pêcher quelques poissons dans le lac. » Sa fille la re-

garda, se tut, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Springer, déchiré de la même inquiétude que sa femme, reprit un peu vivement : « Ma fille, avez-vous entendu l'ordre de votre mère, demain vous viendrez avec moi. » La jeune fille pencha sa tête sur l'épaule de son père, et lui dit à voix basse : « Demain vous consolerez ma mère. » Springer partit : c'en fut assez pour Phédora, elle ne demanda plus rien, elle était sûre que le mot de départ venait d'être prononcé, et elle ne voulait pas l'entendre, car le moment où on oserait en parler devant elle serait celui où il faudrait y donner son consente-

ment, et elle espérait que tant qu'elle ne l'aurait pas donné, sa fille n'oserait pas partir. Springer ramasse toutes ses forces, car il voit qu'il aura à soutenir le lendemain et le départ de sa fille et la douleur de sa femme; il ne sait point s'il survivra au sacrifice qu'il va faire, sacrifice auquel il ne peut se résoudre, que par excès d'amour pour sa fille, et il a l'air de le recevoir, il la remercie de son dévouement, et cachant ses larmes au fond de son cœur, il feint d'être heureux, pour donner à son Elisabeth la seule récompense digne de ses vertus.

Ah! dans ce jour là que d'émotions

secrètes, de sentiments inaperçus, de caresses vives et déchirantes entre les parents et leur fille. Le missionnaire cherchait à fortifier les courages en rappelant toutes les histoires des saintes écritures, où Dieu se montre prompt à récompenser les grands sacrifices de la piété filiale et de la résignation paternelle; il laissait entrevoir aussi que les fatigues du voyage seraient moins grandes, parce qu'un homme puissant, qu'il ne nommait pas, mais qu'on devinait assez, lui avait fourni les moyens de rendre la route plus commode et plus douce. Enfin, quand le soir fut arrivé, Elisabeth se mit à genoux, et d'une voix

émue demanda à ses parents de la bénir. Le père s'approcha, des larmes coulaient le long de ses joues; sa fille lui tendit les bras; il comprit que c'était un adieu, son cœur se serra, ses larmes s'arrêtèrent, il posa les mains sur la tête d'Elisabeth en la recommandant à Dieu dans son cœur, mais sans avoir la force de proférer une parole. La jeune fille alors regardant sa mère, lui dit : « Et toi, ma mère, ne veux-tu pas bénir aussi ton enfant? — Demain, reprit-elle avec l'accent étouffé d'une profonde désolation, demain. — Et pourquoi pas aujourd'hui aussi, ma mère! — Ah! oui, repartit Phédora en s'élançant impé-

tueusement vers elle, tous les jours, tous les jours. » Élisabeth courba la tête devant ses parents, qui, les mains réunies, les yeux élevés, la voix tremblante, prononcèrent ensemble une bénédiction que Dieu dut entendre.

A quelques pas, le missionnaire, une croix à la main, priait aussi : c'était la vertu qui priait pour l'innocence. Ah! si de pareils vœux n'étaient pas écoutés du ciel, quels seraient donc ceux qui auraient le droit d'aller jusqu'à lui.

On était alors à la fin de mai; c'est le temps de l'année où, entre le crépuscule du soir et l'aube du jour, à

peine y a-t-il deux heures de nuit. Elisabeth les employa à faire les préparatifs de son départ; elle mit dans un sac de peau de rennes un habit de voyage et des chaussures; depuis près d'un an elle y travaillait la nuit à l'insu de sa mère, et depuis le même temps à peu près, elle mettait de côté à chacun de ses repas quelques fruits secs et un peu de farine, afin de retarder le plus long-temps possible le moment d'avoir recours à la charité d'autrui, sans être obligée en partant de rien emporter de ce pauvre toit paternel, où il n'y avait que le pur nécessaire. Huit ou dix kopecks formaient tout son trésor : c'était le seul

argent qu'elle possédât sur la terre, et toute la richesse avec laquelle elle s'embarquait pour traverser un espace de plus de huit cents lieues.

« Mon père, dit-elle au missionnaire en ouvrant doucement sa porte, partons pendant que mes parents dorment encore; ne les éveillons point, ils pleureront assez tôt; ils sont tranquilles, parce qu'ils croient que nous ne pouvons sortir que par leur chambre; mais la fenêtre de ce cabinet n'est pas haute, je sauterai facilement en-dehors, et je vous aiderai ensuite à descendre sans vous faire aucun mal. » Le missionnaire se prêta à ce

pieux stratagême, qui devait épargner de déchirants adieux à trois infortunés. Quand il fut dans la forêt avec Elisabeth, elle mit son petit paquet sur son dos, et fit quelques pas pour s'éloigner; mais en tournant encore une fois la tête vers la cabane qu'elle abandonnait, ses sanglots la suffoquèrent, elle se précipita tout en larmes devant la porte où dormaient ses parents: « Mon Dieu, s'écria-t-elle, veillez sur eux, protégez-les, conservez-les moi, et ne permettez pas que je repasse jamais ce seuil, si je ne devais plus les retrouver. » Alors elle se lève, se retourne, elle voit son père debout derrière elle. « O

mon père ! vous ici ? Pourquoi, mon père, pourquoi venir ici ? — Pour te voir, t'embrasser, te bénir encore une fois ; pour te dire : mon Elisabeth, si durant les jours de ton enfance j'en ai passé un sans te montrer ma tendresse, si une seule fois j'ai fait couler tes larmes, si un regard, une parole sévère ont affligé ton cœur, avant de t'éloigner, pardonne, pardonne à ton vieux père, afin que s'il n'est plus destiné au bonheur de te voir, il puisse mourir en paix..... — Ah ! ne dis point, ne dit point ceci, interrompit Elisabeth. — Et ta pauvre mère, continua-t-il, quand elle s'éveillera, que lui dirai-je ; que lui

répondrai-je, quand elle me demandera son enfant ; elle te cherchera dans cette forêt, sur les rives de ce lac ; je la suivrai partout en pleurant avec elle, en appelant partout avec elle notre enfant, qui ne nous répondra plus. » A ces mots, Elisabeth s'appuya, à demi-évanouie, contre le mur de la chaumière. Son père vit qu'il l'avait trop émue, il se reprocha vivement sa faiblesse. « Ma fille, lui dit-il avec une voix plus calme, prends courage, je prendrai courage aussi ; je te promets, non de consoler ta mère, mais de la fortifier contre la douleur de ton départ ; je te promets de te la rendre quand tu re-

viendras ici. Oui, mon enfant, soit que le succès couronne ou non ton pieux voyage, tes parents ne mourront pas sans t'avoir revue. » Alors il dit au missionnaire qui, les yeux baissés et dans un profond attendrissement, se tenait à quelque distance de cette scène d'affliction : « Mon père, je vous remets un bien qui n'a point d'égal, c'est plus que mon sang, que ma vie ; je vous le remets cependant avec confiance ; partez ensemble, des milliers d'anges veilleront autour d'elle et de vous ; pour la défendre, les puissances célestes s'armeront, cette poussière qui fut ses aïeux se ranimera, et Dieu, puisqu'il est tout-

puissant et qu'il est père aussi de mon Elisabeth, Dieu ne permettra pas que notre Elisabeth périsse. »

La jeune fille, sans oser regarder son père, mit une main sur ses yeux, donna l'autre au missionnaire, et s'éloigna avec lui. En ce moment, l'aurore commençait à éclaircir la cime des monts et dorait déjà le faîte des noirs sapins, mais tout reposait encore; aucun souffle de vent ne ridait la surface du lac, n'agitait les feuilles des arbres, celles même du bouleau étaient tranquilles, les oiseaux ne chantaient point, tout se taisait jusqu'au moindre insecte; on

eût dit que la nature entière se tenait dans un respectueux silence, afin que la voix d'un père qui, à travers la forêt, criait encore un adieu à sa fille, fût le dernier son qu'elle pût entendre. J'ai essayé de dire les douleurs du père, mais celles de la mère, je ne l'essaierai point. Comment peindre cette infortunée s'éveillant au cri de son époux, accourant à lui, et en lisant dans son attitude désolée que son enfant n'y était plus, tomber dans de muettes angoisses qui semblaient être à tous moments les dernières de sa vie. En vain son époux, rappelant tous les malheurs de l'exil, la conjurait de se calmer,

elle n'entendait plus la voix de son époux, et l'amour lui-même avait perdu sa puissance et n'arrivait plus à son cœur : tant il est vrai que les douleurs d'une mère s'élèvent au-dessus de toutes les consolations humaines, et ne peuvent être atteintes par rien de ce qui vient de la terre. Ah! Dieu seul s'est réservé le pouvoir de les adoucir, et s'il les donne en partage au sexe qu'il a fait le plus faible, c'est qu'il l'a fait assez tendre pour pouvoir aimer la main qui le frappe, et croire au seul espoir qui console.

Ce fut le 18 de mai qu'Elisabeth et

son guide se mirent en route; ils employèrent un mois entier à traverser les forêts humides de la Sibérie, sujettes en cette saison à des inondations terribles. Quelquefois des paysans tartares leur permettaient, pour une faible rétribution, de monter dans leur charette, et tous les soirs ils se reposaient dans des cabanes si misérables, qu'il ne fallait pas moins que la longue habitude qu'Elisabeth avait de la pauvreté, pour pouvoir goûter un peu de repos. Elle se couchait toute vêtue sur un mauvais matelas, dans une chambre remplie d'une odeur de fumée d'eau-de-vie et de tabac, où le vent soufflait sou-

vent à travers les fenêtres collées avec du papier, et où, pour surcroît de désagrément, dormaient pêle-mêle le père, la mère, les enfants, et quelquefois même une partie du bétail de la famille.

A quarante verstes de Tinouen, on passe dans un bois, où des poteaux indiquent la fin du gouvernement de Tobolsk; Elisabeth les remarqua, elle quittait la terre de l'exil, il lui sembla qu'elle quittait sa patrie, et qu'elle se séparait une seconde fois de ses parents. « Ah! dit-elle, que me voilà loin d'eux à présent. » Cette réflexion, elle la fit encore lorsqu'elle

mit le pied en Europe : être dans une autre partie du monde lui présentait l'image d'une distance qui l'effrayait plus que le chemin qu'elle venait de faire ; elle laissait en Asie ses seuls protecteurs, les seuls êtres dans toute la nature sur qui elle eût des droits, et dont l'affection lui fût assurée. Et que trouverait-elle dans cette Europe si célèbre par ses lumières, dans cette cour impériale, où affluent les richesses et les talents ? Y trouverait-elle un seul cœur touché de sa misère, ému de sa faiblesse, dont elle pût implorer la protection ? Sans doute à cette pensée il était un nom qui devait se présenter à elle. Ah !

si elle avait espéré le rencontrer à Pétersbourg..... mais il n'y était point. L'ordre de l'empereur l'avait mandé pour joindre l'armée en Livonie, elle ne le trouverait donc pas dans cette Europe, qui lui semblait n'être habitée que par lui, parce qu'il était la seule personne qu'elle y connût. Alors tout son recours était dans le père Paul. Un homme qui avait passé soixante ans à faire du bien, devait, dans les idées d'Elisabeth, avoir un grand crédit à la cour des rois.

De Perme à Tobolsk on compte près de 900 verstes; les chemins sont

beaux, les champs fertiles et bien cultivés; on rencontre fréquemment de riches villages russes et tartares, dont les habitants ont l'air si heureux, qu'on a peine à croire qu'ils respirent l'air de la Sibérie ; il y a même quelques auberges ornées de très belles images, de tables à tapis et de plusieurs ustensiles de luxe qui étaient inconnus à Elisabeth, et qui commençaient à étonner sa simplicité.

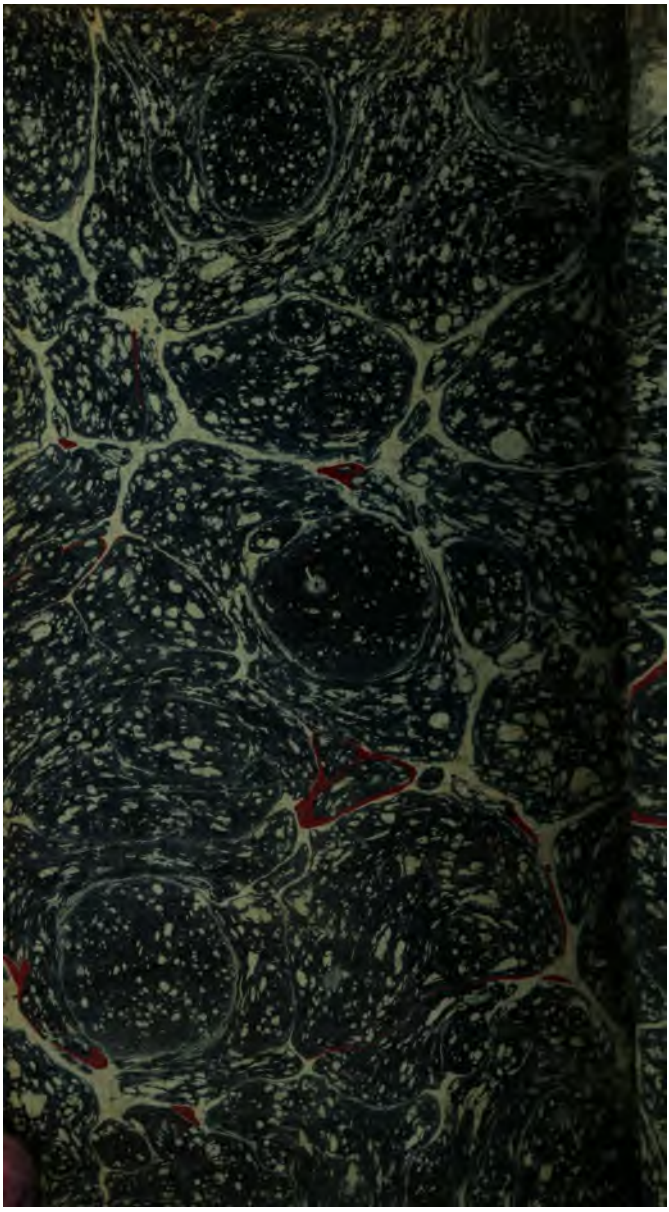
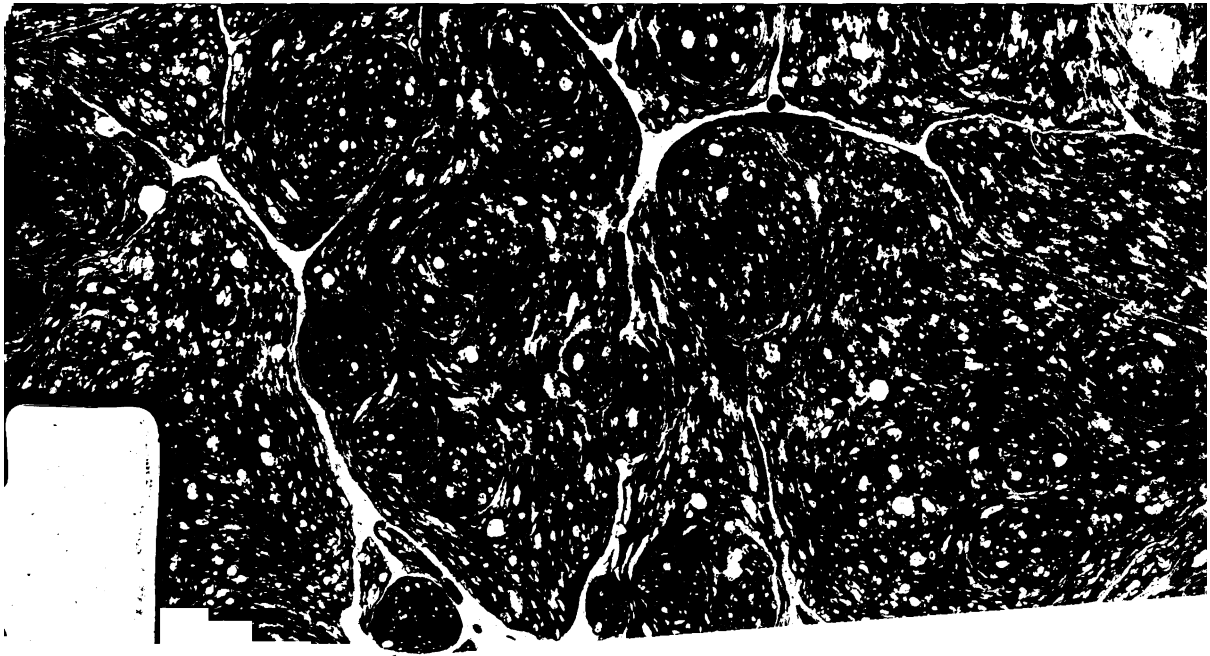
Cependant, la ville de Perme, quoique la plus grande qu'elle eût vue encore, l'attrista par ses rues sales et étroites, la hauteur de ses maisons, le mélange confus des pa-

lais et des chaumières, et l'air fétide qu'on y respirait. Perme est entouré de marécages, et jusqu'à Casan, le pays, entrecoupé de bruyères stériles et de noires forêts de sapin, présente l'aspect du monde le plus triste; dans la saison des orages, la foudre tombe très fréquemment sur ces vieux arbres, qu'elle embrase avec rapidité, et qui paraissent alors comme des colonnes d'un rouge ardent, surmontées d'une vaste chevelure de flamme. Plusieurs fois Elisabeth et son guide furent témoins de ces incendies, obligés de traverser ces bois, qui brûlaient des deux côtés du chemin; tantôt ils voyaient des arbres

consumés par le bas soutenir de leur seule écorce leurs cimes, que le feu n'avait pas encore gagnées, ou renversés à demi, former comme un arc de feu au milieu de la route, ou enfin s'écroulant avec fracas et retombant l'un sur l'autre en pyramides embrasées, semblables à ces bûchers antiques, où la piété païenne recueillait la cendre des héros.

Cependant, malgré ces dangers et ceux plus éminents peut-être du passage des fleuves débordés, Elisabeth ne se plaignait point, et trouvait même qu'on lui avait exagéré les difficultés du voyage. Il est vrai que le temps

était très beau, et qu'elle n'allait pas toujours à pied; on rencontrait le long de la route des charettes et des kibicks vides qui revenaient de mener des bannis en Sibérie; pour quelques kopecks, nos voyageurs obtenaient facilement des courriers la permission de monter dans leurs voitures. Elisabeth acceptait sans humiliation les secours du bon père, car en les recevant de lui, elle croyait les tenir du ciel.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

70716910